IMAGES

PERMANENTE 1941

Quelque part en Afrique du Sud, un soldat anglais coiffe un de ses camarades. Que lui fait-il ? Une permanente ? Oui, mais d'un nouveau genre et dont on est sûr qu'elle ne se défrisera pas.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 598 — LE CAIRE EGYPTE 24 FEVRIER 1941

15 mills

20 mils en Palestine

GLANE DANS LA PRESSE



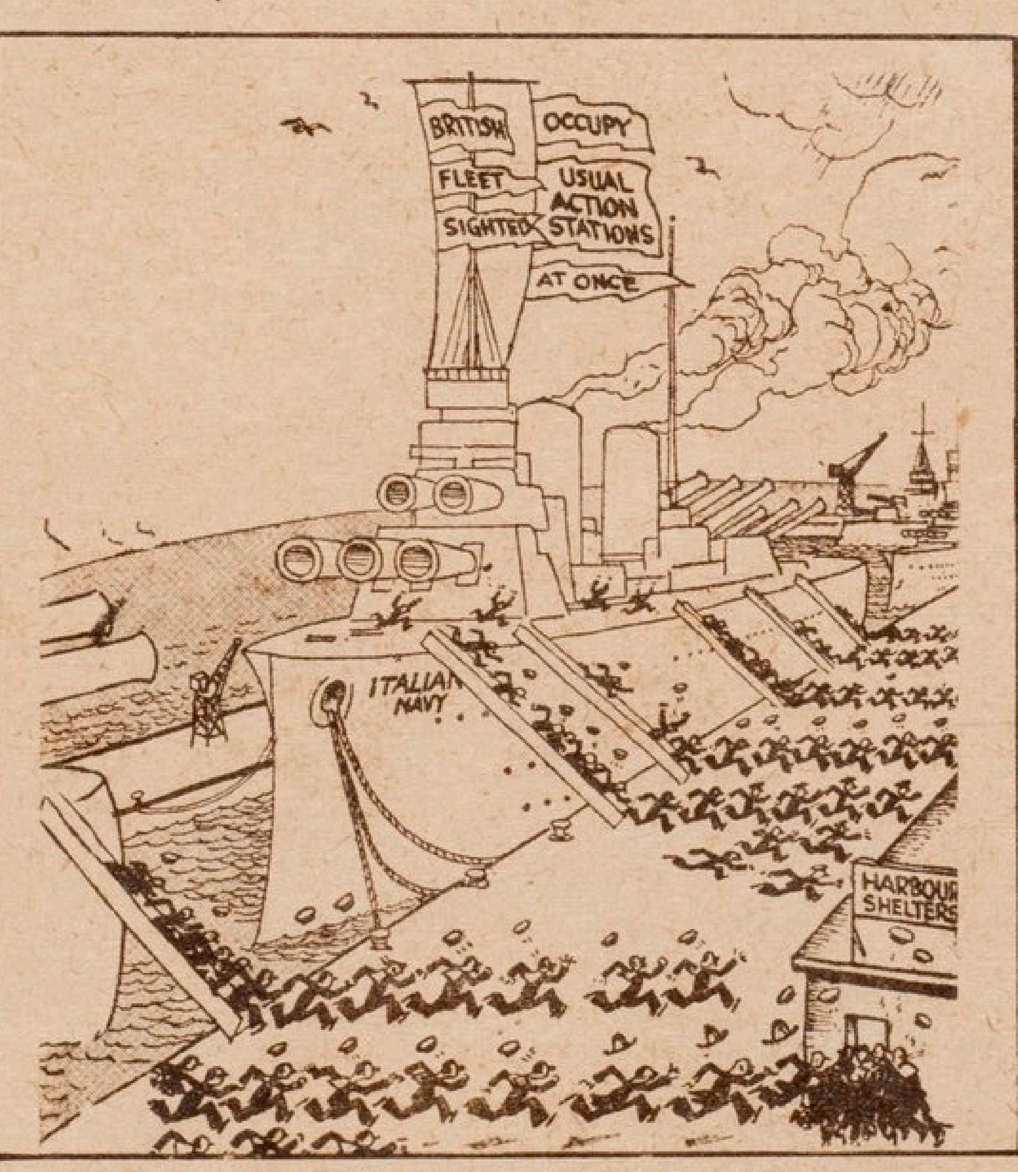
LA COURSE CONTRE LE TEMPS

Le Temps. — Tu ne gagneras jamais cette course, Adolf... (New York Times)



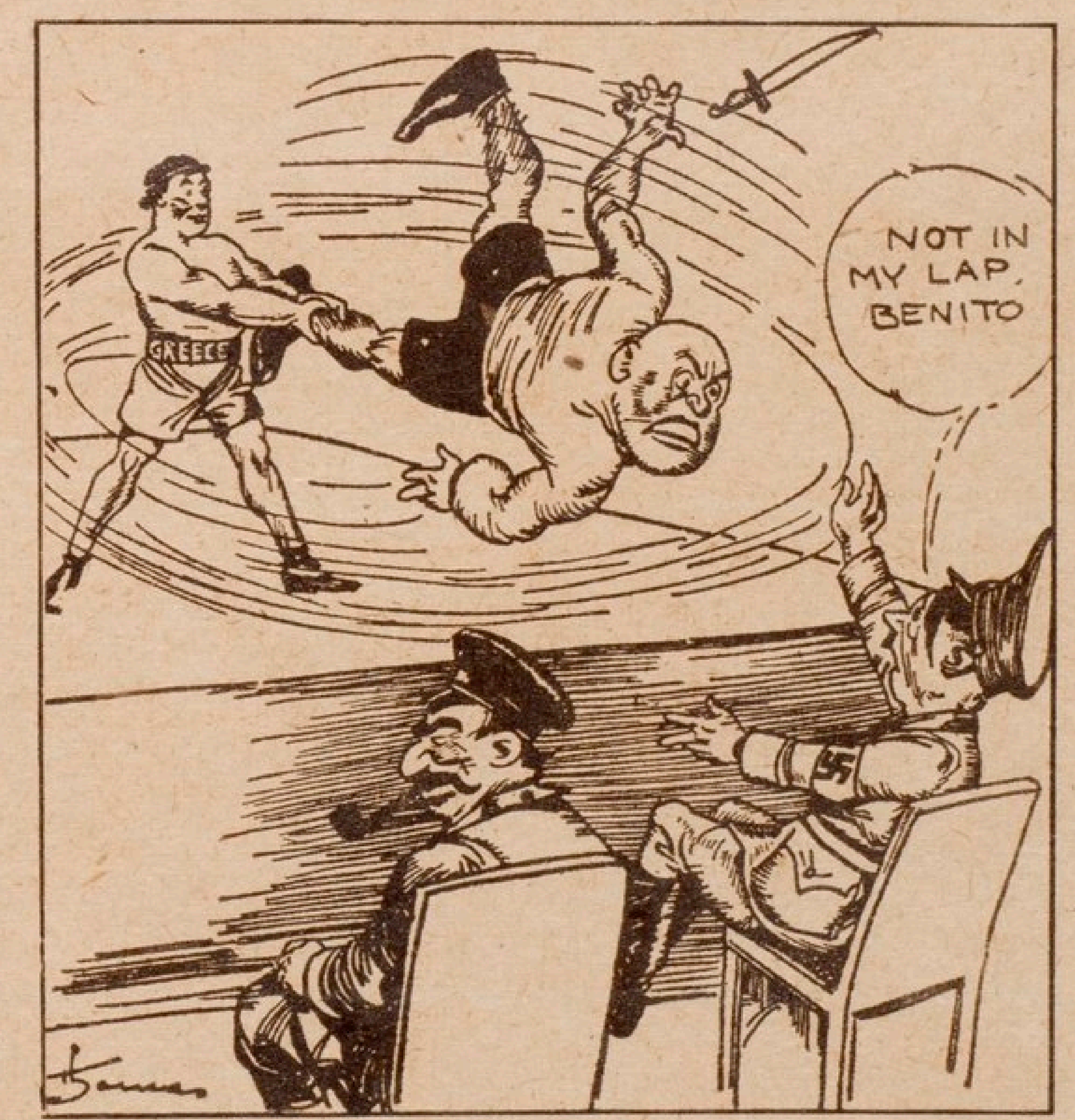
LE DUO

Hitler chante à Staline la chanson d'amour du pacte germano-russe. Staline, lui, jette un coup d'œil inquiet sur les Balkans où un orage se prépare. (New York Times)



LA FLOTTE ITALIENNE EN... ACTION

— Alerte ! La flotte anglaise est en vue... Que chacun gagne son abri... (Glasgow Bulletin)

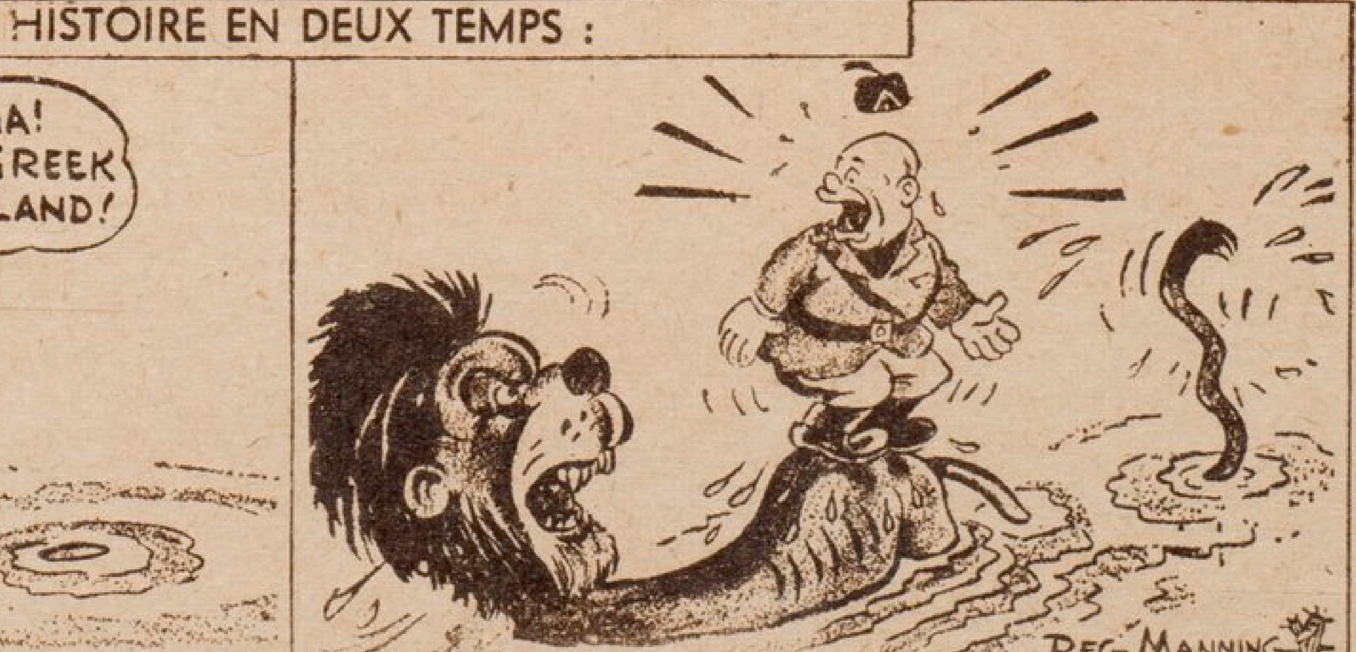


LE MATCH ITALO-GREC

HITLER. — Ne t'écroule pas sur moi, Benito. (Detroit News)

HISTOIRE EN DEUX TEMPS :





Premier temps. — Mussolini : « Ah ! une île grecque ! »

Deuxième temps. — Mussolini : « ... ! ! ! ». (Wilmington News)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Revirement ?

Deux camps dans les Balkans, depuis les traités qui mirent fin à l'ancienne guerre. D'un côté, ceux qui avaient acquis de nouveaux territoires : Roumanie, Yougoslavie, Grèce, et, de l'autre, ceux qui en avaient perdu : Bulgarie et Turquie. Entre eux, une coopération semblait impossible, les vaincus refusant de s'incliner devant le fait accompli.

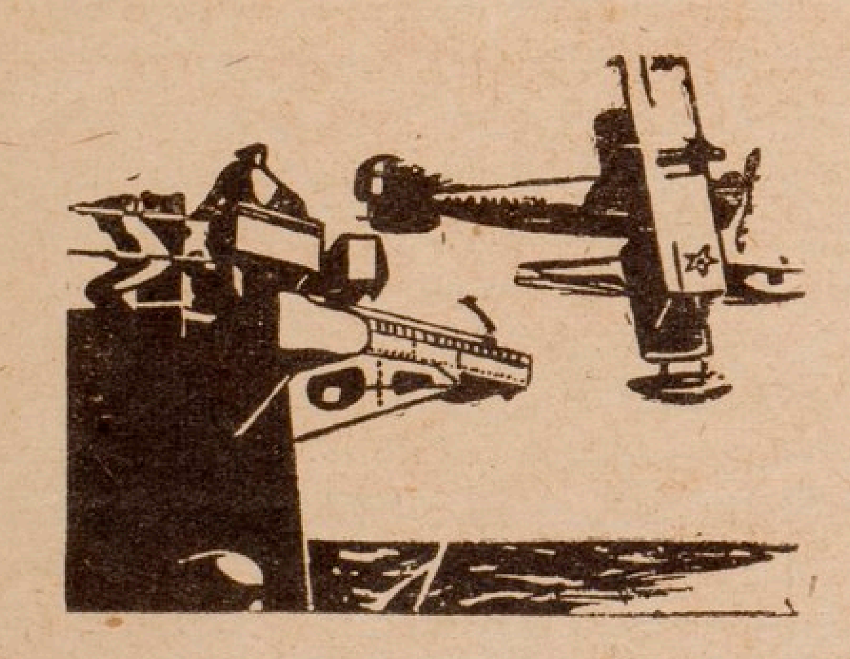
Cependant, la Turquie fut la première à renoncer au revisionnisme et à se mettre franchement du côté des Etats désireux de maintenir le *statu quo*, à fermer les Balkans aux intrigues des grandes puissances, à créer et consolider une entente balkanique.

Seule la Bulgarie, chagrinée et désarmée, se tenait à l'écart. Sans aucune intention de récupérer par la force ses territoires perdues, elle ne pouvait pas renoncer à l'espoir d'une restitution par des négociations. Offrant des produits dont les marchés mondiaux n'avaient pas besoin, ayant perdu son débouché sur la Méditerranée, elle tombait de plus en plus sous la domination économique et spirituelle de l'Allemagne. Aujourd'hui la pression et le chantage allemands ne trouvent en Bulgarie d'autres obstacles que les sympathies anciennes et puissantes des masses bulgares pour la Russie et leur désir, incarné par le roi, d'éviter à tout prix les malheurs d'une nouvelle guerre.

Le nazisme sut magnifiquement exploiter cette situation et, avec son esprit d'offensive, sa science de la propagande et de l'intrigue, fit de la plateforme bulgare sa base d'appui, promettant aux dirigeants de Sofia, si elle devient son alliée, une restitution de ses anciennes provinces et plus encore. Aussi les spécialistes de ces questions plaçaient-ils les Bulgares aux côtés des Allemands dans toute agression contre la Grèce et la Turquie.

Et voici que, cinq minutes avant l'agression, les Bulgares se dérobent, signent un pacte avec les Turcs et se désolidarisent de la politique de Berlin, la laissant se lancer seule dans l'aventure, éliminant les revendications bulgares du programme allemand. Ce n'est pas que la Bulgarie renonce à ses réclamations, dont la plus importante a été déjà restituée, mais elle veut les satisfaire par une entente entre puissances balkaniques, sans ingérence des puissances étrangères. Il est évident qu'ainsi, si ce rajustement territorial se réalise, il sera stable, durable, assurant un véritable ordre balkanique, plus solide que celui que l'Allemagne imposerait par la force, comme la rétrocession de la Transylvanie à la Hongrie, avec une Roumanie préparant déjà une guerre de reconquête, au premier fléchissement de l'Allemagne.

Si ce revirement de l'attitude bulgare détermine le Reich — on peut, cependant, en douter — à ne pas déclencher une guerre balkanique, on peut croire que la poudrière de l'Europe va en devenir le coin le plus pacifique et le plus prospère.



Evolution japonaise

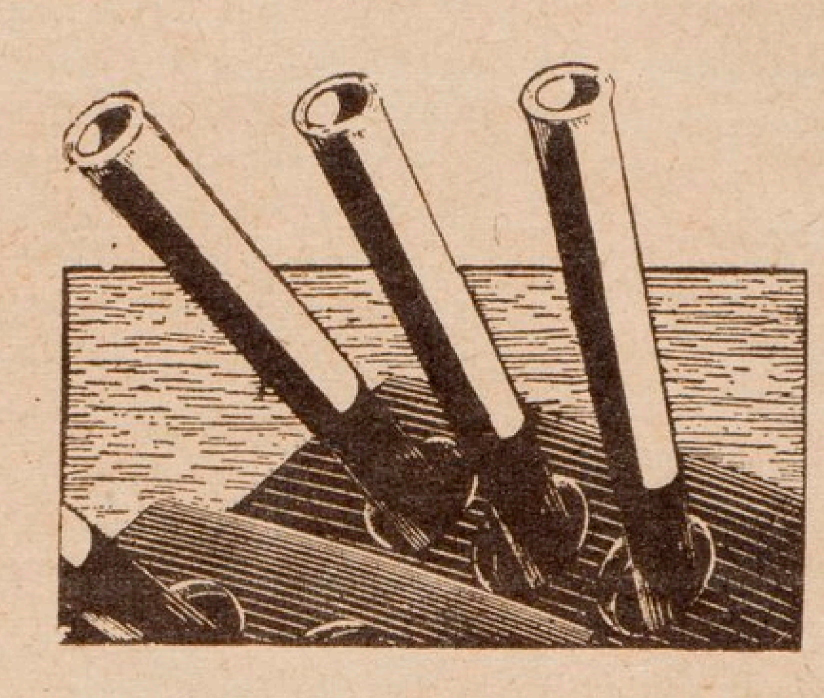
Plus sensationnelle que la bulgare, l'évolution japonaise retient l'attention mondiale, qui ne croit pas en sa sincérité et la considère comme une manœuvre, un moyen dilatoire... en attendant la mise au point des préparatifs de guerre dans le Pacifique.

Dans sa nouvelle offensive diplomatique de grand style, qui devait rallier Franco, Pétain et Konoyé à une action plus directe contre l'Empire britannique, Hitler avait assigné au Japon le rôle le plus bruyant : déclarations agressives, campagnes de presse, concentration de troupes et de cuirassés dans les bases les plus menaçantes pour les intérêts britanniques et américains.

Mais, aussi brusquement que Sofia, Tokio se dérobe et change d'attitude, laissant Hitler désemparé. Les porte-paroles officiels déclarent que le Japon ne nourrit aucune intention belliqueuse, que ses mouvements d'armées et de flottes ont été déformés, tendancieusement interprétés, et qu'il ne cherche pas la guerre. En veut-on une preuve ? M. Ishii, au nom du ministre des Affaires Etrangères, se propose comme médiateur entre les belligérants d'Europe.

Effet nul, pour manque de mesure. Si le gouvernement japonais avait évolué méthodiquement, graduellement, rétabli les relations cordiales avec les Britanniques et les Américains, donné des signes réels de détente, son offre de médiation aurait pu être prise au sérieux. Mais qu'en cinq minutes, de la menace franche, de la concentration de forces, le Japon devienne l'apôtre de la Paix, il y a de quoi s'étonner, se méfier et se demander : pourquoi ?

Berlin lui avait-il fait croire que l'Espagne et la France de Pétain allaient se joindre à lui pour porter un coup de massue à l'Empire britannique ? Et devant la fin de non recevoir de Franco et de Pétain, Konoyé a-t-il été ramené à la prudence ?



L'énergie des Etats-Unis et l'avertissement catégorique donné par Roosevelt à l'ambassadeur japonais ont-ils définitivement éclairé le Japon sur les risques d'une guerre contre les démocraties ? Les Chinois ont-ils manifesté une recrudescence d'énergie ? Et les Soviets ont-ils accentué leur aide à Tchang-Kai-Chek ? Toujours est-il que les Britanniques et les Américains sont en droit de rejeter toute offre de médiation du Japon, de demeurer sur leurs gardes et de croire que, s'ils se relâchent de leur vigilance, le Japon les attaquera.

Comme les autres puissances dictatoriales, il ne peut pas se plaindre de cette méfiance puisque leur maître à tous, Hitler, a appris aux puissances démocratiques à ne jamais avoir confiance dans la parole et la signature des complices du pacte tripartite.

LE FILM EGYPTIEN

S. M. le Roi, en daignant conférer le Grand Cordon de Mohamed Aly au Premier Ministre et le grade de pacha à ses collaborateurs, a exprimé sa haute appréciation des services rendus par le Cabinet.

A ce propos, nous avons cru intéressant de demander à S.E. Hussein Sirry pacha quelques déclarations, résumant l'esprit et l'activité du ministère qu'il dirige avec tant d'autorité et de sûreté.

Au sujet des victoires britanniques en Orient, le Premier estime que l'Egypte a fait tout ce qu'elle a pu pour aider sa puissante alliée afin d'assurer la victoire des démocraties aux côtés desquelles l'Egypte s'est volontairement rangée. Il est naturel de considérer la victoire des démocraties comme une victoire de l'Egypte, car son régime politique est démocratique et toute victoire britannique est par le fait même la victoire de notre régime et de la civilisation du monde moderne.

La Grande-Bretagne a apprécié l'aide apportée par l'Egypte, en conformité d'un traité utile pour les deux pays, en temps de paix et en temps de guerre.

Relativement à une rumeur qui avait eu une certaine diffusion, le Président a déclaré que le gouvernement britannique n'a pas demandé l'envoi de troupes supplémentaires égyptiennes au Soudan et celles qui s'y trouvent sont à la disposition du gouverneur général, comme le sont les britanniques et les soudanaises. Dans le budget de cette année, le gouvernement a réalisé un juste équilibre entre les recettes et les dépenses, désirant assurer au pays des finances saines, de manière à ne pas épuiser la réserve. Les économies realisées dans le but d'assurer cet équilibre n'ont pas porté sur les travaux de grand intérêt public, mais de caractère supplémentaire ou bien que les circonstances de la guerre empêchent d'exécuter, même si les crédits nécessaires y sont consacrés. Si, au courant de l'année, les recettes sont en excédent sur le dépenses, cet excédent sera versé dans la réserve ou consacré en partie à des travaux utiles.

La politique sociale du gouvernement n'est pas d'illusion et de promesses inconsistantes, mais d'un empirisme méthodique et réalisateur.

* * *

El Sayed Idriss El Senoussi est l'hôte de l'Egypte depuis plusieurs années, exilé volontaire de sa patrie, la Libye. Ayant refusé de reconnaître le joug italien, El Sayed Idriss s'est réfugié ici et s'est acclimaté, surtout moralement. Respecté, vénéré même, il a noué des relations avec tous les grands milieux musulmans et arabes. Il faut reconnaître qu'il a toujours agi avec un tact parfait, se défendant de toute activité politique pour ne pas causer des ennuis au pays qui l'hospitalise.

Mais maintenant, après l'entrée en guerre de l'Italie, la rupture des relations diplomatiques entre Le Caire et Rome, les victoires britanniques, El Senoussi estime qu'il peut exprimer son opinion, en toute franchise. Il exhale maintenant toute son amertume, toute sa douleur de ces trente années d'implacable domination italienne. Il évoque tout ce que le peuple libyen a souffert : les patriotes persécutés, exterminés ; la frontière entre la Libye et l'Egypte fermée ; les civils dépouillés pour faire place aux colons italiens... Et pas un espoir de libération, jusqu'aux foudroyantes victoires du général Wavell.

« Je suis convaincu, dit-il, que ma patrie sera bientôt entièrement délivrée des Italiens. Les forces britanniques ont prouvé qu'elles sont des plus habiles et des plus courageuses, ayant détruit en deux mois ce que les Italiens ont mis trente ans à édifier. La moitié de leur armée et plus est prisonnière et, après les morts et les blessés, on doit compter qu'ils n'ont plus que le tiers. Tout leur équipement de guerre, ou presque, est tombé entre les mains des Britanniques. »

Avec les réfugiés libyens, une force est constituée que les Britanniques sont en train d'instruire dans les méthodes des guerres modernes. D'une manière effective, certains éléments libyens ont déjà apporté leur concours aux victorieuses troupes britanniques, ont pris part à la guerre de libération. Au Caire, un bureau de recrutement est ouvert, auquel journellement se présentent les volontaires libyens. Un camp d'entraînement est installé et tous les jours les exercices d'entraînement ont lieu.

Sur la Skoda

Quand la guerre sera finie, qu'on fera des études techniques des éléments qui ont assuré à l'Empire britannique sa victoire, on soulignera la méthode et la lucidité des raids de la Royal Air Force comme un des principaux facteurs de cette victoire.

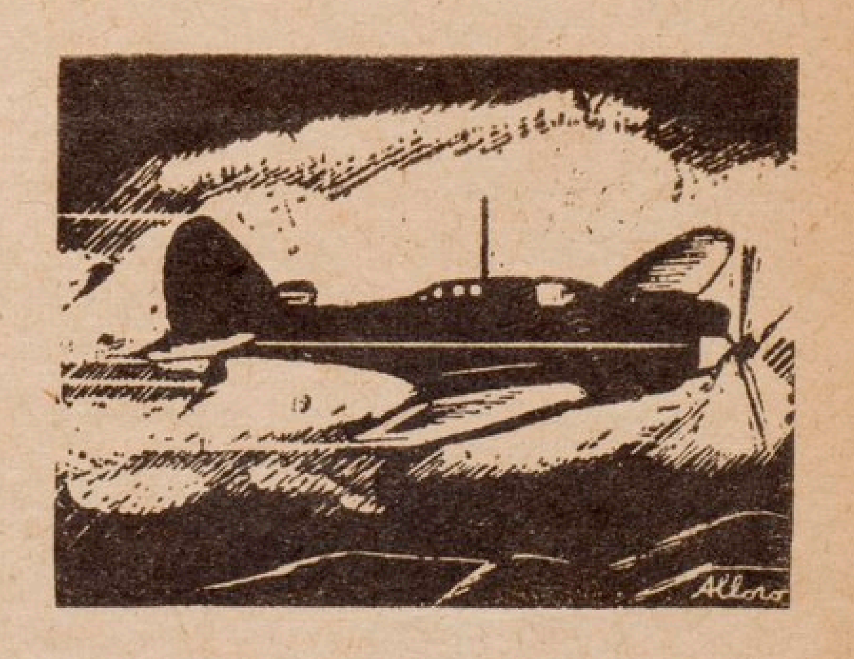
Il eut été bien facile pour l'aviation britannique de bombarder Berlin comme les Allemands ont bombardé Londres, à tort et à travers, frappant les civils, endommageant des monuments, uniquement pour la galerie internationale.

Mais la R.A.F. s'est fort peu souciée du spectacle à donner et elle s'est volontairement privée du plaisir des représailles, sans effet direct sur la poursuite de la guerre. Sans se laisser impressionner, sans suivre l'impulsion des nerfs et de la colère, les Britanniques ont continué leurs raids d'après un plan rigoureusement établi : ne jeter chaque bombe que sur un objectif militaire ou industriel, de manière à diminuer progressivement le potentiel combattant de l'Allemagne et hâter sa capitulation.

Cette semaine, les Blenheim et les Wellington ont survolé la Tchécoslovaquie, en exécution de la même fructueuse stratégie. Depuis quelques semaines, on a signalé un sérieux mouvement de transports allemands vers le protectorat voisin et sur lequel von Neurath ne règne que par la terreur. Les Allemands veulent ainsi mettre à l'abri des raids anglais leurs dépôts d'essence et d'autres matériels nécessaires pour la continuation de la guerre, tout en accentuant l'activité des usines tchèques, spécialement de la Skoda. Les nazis se croyaient réellement en sécurité, étant bien loin des bases aériennes britanniques. La R.A.F. vient de les violemment tirer de cette illusion en bombardant la Skoda, c'est-à-dire une des plus grandes usines d'armement du monde et sur laquelle les Allemands comptent.

La Skoda détériorée — évidemment pas par ce seul raid, mais par d'autres qui vont suivre, puisque le chemin en est devenu aisé — l'industrie allemande aura subi un coup bien plus efficace que si l'Opéra de Berlin avait été touché ou bien le palais même de la Chancellerie.

La guerre a traversé la phase des parades ; elle est entrée dans la période de la plus réaliste, celle de la résistance économique et de la production des armes et des munitions. Les Anglais pratiques et riches s'y meuvent bien plus à l'aise que les hitlériens, en quête de succès de prestige, même inutiles, pour consolider leur situation chancelante, en Allemagne et en Europe.



PROCHAINEMENT NUMERO SPECIAL : 47 MILLIONS DE CHURCHILLS

Invraisemblable, mais pourtant vrai...

DOCUMENT NAZI SECRET

LES NAZIS VEULENT RETABLIR L'ESCLAVAGE MEDIEVAL

En votre qualité de hauts fonctionnaires de ce pays, dans lequel vous avez souffert pendant 20 ans sous l'oppression d'une race étrangère, et qui nous fut rendu par Dieu, je juge utile de vous mettre au courant de l'avenir très proche de notre grande nation. La majeure partie des membres de notre parti national-socialiste n'est pas encore suffisamment mûre pour comprendre les plans et les intentions les plus intimes de notre gouvernement, qui ne peut pas, par ailleurs, révéler ces plans et ces intentions aux masses. J'en appelle à votre sens de la solidarité, à votre conviction d'être frères de race (Volksgenossen) au sein d'une nation qui n'est pas seulement la première du monde, mais une nation destinée à gouverner le monde entier; j'en appelle également à votre conscience pour ne rien divulguer de ce que je vais vous dire aujourd'hui. Celui qui le ferait serait exclu de notre milieu, se verrait exclure des sphères bénies de notre communauté (Gemeinschaft), et très probablement cela coûterait la vie au traître. Je ne veux plus insister sur ce chapitre, car, étant donné que vous appartenez à l'élite du parti, dévoués jusqu'à la mort à notre Führer et à notre idéal, j'ai pleinement confiance en vous, et je vais vous adresser ce discours privé pour introduire en vos cœurs toute la confiance dont vous aurez besoin dans un avenir très proche — en fait, dans les heures qui viennent.

Nous sommes devant une grande phase de nos offensives ultérieures. Dans quelques jours, nos armées vont frapper dur à l'est de l'Europe et détruiront d'un coup nos éternels ennemis. Tout a été minutieusement préparé pour anéantir nos adversaires. Délibérément et sans sentimentalité, nous écraserons la France; cette misérable nation ne mérite pas d'autre sort. Les Français sont une nation de fanfarons et de paresseux; les poings de nos valeureux soldats enseigneront à ces jouisseurs pourris à travailler dur pour nous. Après la défaite militaire de ce pays, une révolution sociale suivra, et les Français, qui pendant des années ont répandu des mensonges empoisonnés et nauséabonds sur notre nation et sur notre Führer, nous accueilleront comme des sauveurs venant les délivrer de l'enfer de la guerre. Nous avons de nombreux amis en France, en Belgique et plus nombreux encore sont ceux que nous avons en Hollande. Ces amis, ce ne sont pas seulement nos frères de race, mais aussi beaucoup de membres de ces peuples mêmes. Certains d'entre eux ont adopté la doctrine du Führer; quelques-uns sont des fonctionnaires de l'ancien régime ayant perdu leurs places; d'autres ambitionnent d'occuper des positions éminentes; d'autres encore ne résisteront pas à la tentation de l'argent; tous, toutefois, serviront notre cause de la façon la plus dévouée. Tout est légitime dans la guerre. Malgré le fait que nous haïssons les traîtres et éprouvons du mépris pour eux, nous ne pouvons en attendant renoncer à leurs services alors que nous luttons pour le but suprême, combattant pour la cause qui nous a été confiée par Dieu, pour maîtriser le monde aux bénéfices de nos générations futures et à jamais.

Après la défaite complète et l'humiliation des puissances continentales occidentales, ce sera chose facile d'abattre la méprisable Angleterre, isolée et livrée à notre pouvoir. L'Angleterre doit être détruite comme le fut jadis Carthage; les centres de cette perfide ploutocratie doivent être réduits en ruines, de sorte que ce châtiment serve de leçon à tous ceux qui voudront attaquer notre nation et, particulièrement, aux nations de l'hémisphère occidental qui devraient reconnaître que, si elles se dressaient contre nous, elles joueraient leur dernier rôle. Des milliers de nos avions survoleront la fière Albion, et le tonnerre de nos bombes ébranlera jusque dans ses fondements cette île maudite qui a entravé notre développement depuis des siècles. Nos régiments de gardes d'assaut ainsi que le reste de notre armée achèveront l'œuvre de destruction sans aucune sen-

L'importante revue américaine « Life » est parvenue à entrer en possession d'un document authenthique et sensationnel : le discours secret adressé à de hauts fonctionnaires nazis, au début de mai 1940, par Herr Richard-Walter Darré, ministre allemand de l'Agriculture. Comment notre confrère a pu s'emparer de ce précieux document, il ne nous le révèle pas, peu désireux qu'il est d'exposer son correspondant à des sanctions graves.

Nos lecteurs ne manqueront pas d'être aussi étonnés que saisis par le programme exposé par un des collaborateurs les plus intimes du Führer.



RICHARD-WALTER DARRE, ministre de l'Agriculture du Reich, s'entretenant avec un fermiér.

timentalité — destruction des domaines des Churchill bavards, des Chamberlain séniles, des Eden et des Attlee idiots.

Simultanément, notre pression diplomatique et militaire s'exercera sur le Sud-Est européen qui devra, en attendant, fournir à notre Reich tout ce qui est nécessaire pour notre nourriture à tous. De gré ou de force, nous subjuguerons spécialement la Roumanie à cause de ses sources de pétrole, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Turquie et la Grèce, avec l'aide de notre brave alliée l'Italie. Alors s'ouvre à nous la voie des ressources incommensurables des matières premières de l'Afrique, la région qui est l'« espace vital » naturel et incontestable de l'Allemagne.

Ainsi nous ferons face à tout danger qui pourrait surgir de ce blocus avec les menaces duquel on nous a fatigués, et c'est alors seulement qu'il sera possible d'aborder la seconde lutte victorieuse: la lutte économique. Tous ces plans et desseins, qui normalement requerraient dix ou vingt ans, seront réalisés par les méthodes habituelles de notre Führer: la blitzkrieg. Et l'on peut tenir pour acquis qu'avant l'automne nous serons les maîtres absolus de deux continents, à l'exception de la Russie soviétique.

Il sera alors de notre devoir d'organiser économiquement les territoires conquis qui seront graduellement inclus dans la sphère germanique. Nous introduirons dans notre nouvel « espace vital » des méthodes complètement inédites. Tous les biens agricoles et industriels des habitants qui ne sont pas d'origine allemande seront confisqués sans exception et distribués, en premier lieu, entre les membres valeureux du parti et les soldats qui auront obtenu des distinctions dans cette guerre pour leur bravoure. Ainsi la nouvelle aristocratie du peuple des seigneurs (Herrenvolk) sera créée. Cette aristocratie aura ses esclaves, qui seront sa propriété, et qui représenteront tous les nationaux non allemands et sans terre. Je vous prie de ne pas interpréter le mot « esclaves » comme une parabole ou une formule de rhétorique; nous envisageons actuellement une forme moderne d'esclavage médiéval que nous devons et allons introduire parce que nous en avons un besoin urgent pour accomplir nos grandes tâches. Ces esclaves ne seront à aucun prix privés des bienfaits de l'ignorance; à l'avenir, l'enseignement supérieur sera réservé à la seule population germanique d'Europe. Nous avons choisi cette forme d'esclavage pour diverses raisons. La raison la plus importante est que nous abolirons l'étalon-or et que nous le remplacerons par le travail. Ce dernier devra être aussi bon marché que possible, afin que notre conquête économique puisse s'étendre rapidement. Nos générations futures doivent, même en temps de paix, être éduquées d'une façon telle que, en cas de nécessité, elles puissent être à même de défendre solidement et énergiquement ce que nous avons acquis. Ici aussi la forme d'esclavage mentionnée plus haut prouvera sa valeur. Les maîtres germains, habitués à commander et en cas de besoin à battre inconsidérément, lorsque battre s'avérera nécessaire, seront de solides piliers sur lesquels s'appuiera la domination universelle de l'Allemagne.

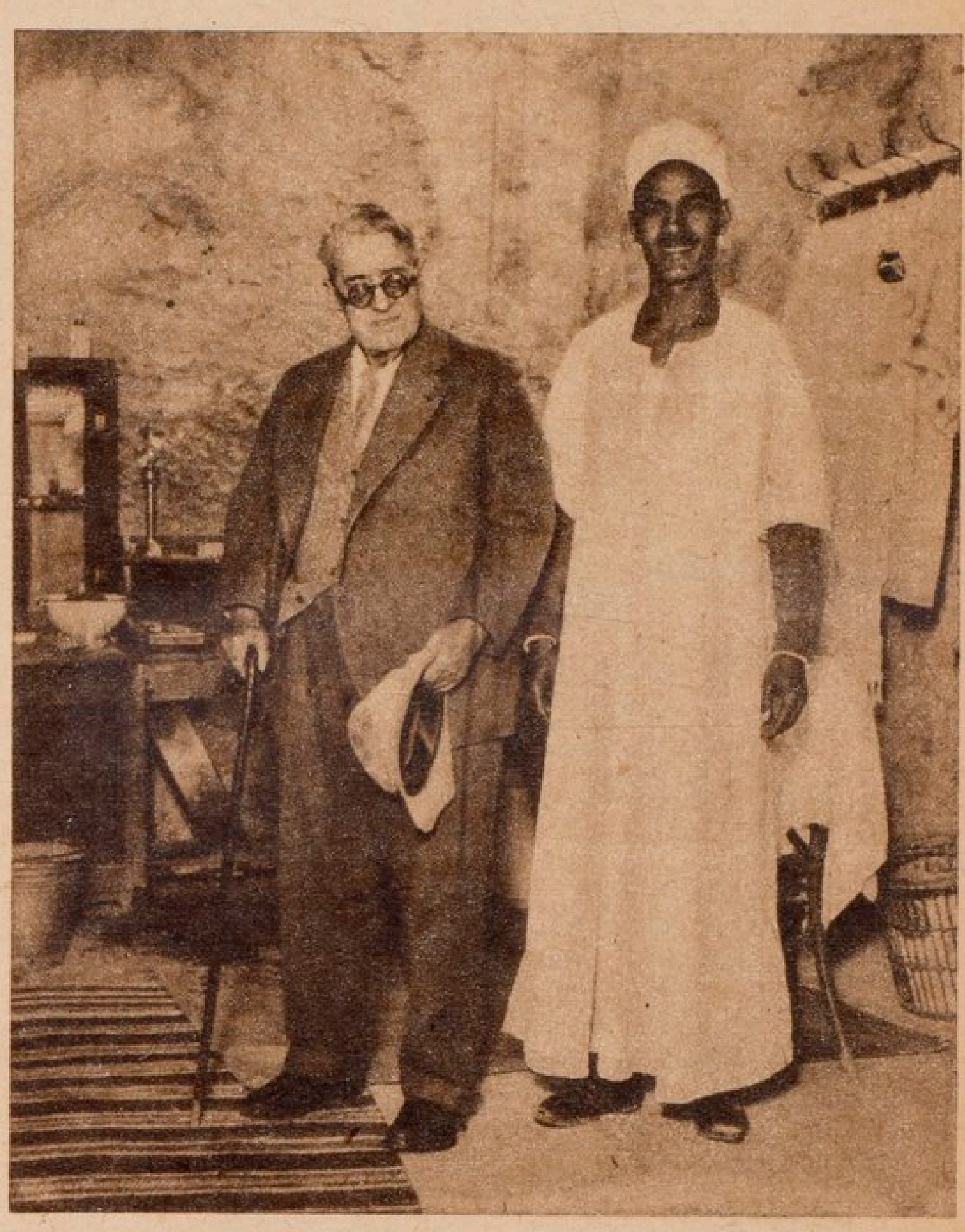
On m'a demandé mon opinion sur l'Amérique, et spécialement sur les Etats-Unis, et le danger que peuvent représenter les tentatives de cette République pseudo-démocratique pour empêcher notre développement historique. Il n'y a pas de crainte que ce pays démoralisé s'immisce dans cette guerre de l'Allemagne. En premier lieu, tout comme en France et dans d'autres pays, nous avons de nombreux compatriotes et de plus nombreux amis encore parmi les citoyens des Etats-Unis qui sont favorablement disposés à notre égard. La plupart de ces derniers détiennent les positions les plus importantes dans la vie politique et dans la vie économique et ils ne permettront pas que l'opinion publique tolère quelque chose d'aussi insensé et fou qu'une guerre contre l'Allemagne — une Allemagne qui, en quelques mois, aura acquis la possession de deux continents. En outre, après l'occupation de la France et de l'Angleterre par l'Allemagne, une telle guerre sera entièrement sans espoir. Je puis dire que lorsque la guerre éclata, ou même au début de cette année, une déclaration de guerre des Etats-Unis eût causé de sérieuses difficultés à l'Allemagne, attendu que la puissance morale de la France et de l'Angleterre en aurait bénéficié et qu'un débarquement de forces américaines même relativement faibles aurait encouragé les puissances occidentales à prendre l'offensive. Après la défaite de la France et de l'Angleterre, une telle action de la part des Etats-Unis serait une aventure effrontée. D'un autre côté, nous autres Allemands avons des comptes à régler avec ce pays. Dans cette guerre, pour ne pas parler de l'autre, les Etats-Unis détiennent tout l'or de l'Europe, qui fut et est indiscutablement notre propriété, l'Allemagne étant l'Etat héritier des nations subjuguées. L'or en luimême n'est pratiquement d'aucune valeur pour nous, mais le fait insultant que quelque chose que Dieu nous a destiné, dont nous fûmes frustrés et dont nous sommes intentionnellement privés, ce fait ne doit pas demeurer impuni. Les Etats-Unis seront acculés par l'Allemagne à une capitulation complète et définitive. Nos produits industriels supérieurs seront vendus à des prix excessivement bas dans le monde entier et obligeront ainsi les Etats-Unis à avoir non pas 7 millions, mais 30 millions, 40 millions de chômeurs. M. Rosefeld suppliera alors à genoux le Führer de bien vouloir acheter aux Etats-Unis non pas des produits manufacturés, mais des matières premières aux prix que nous dicterons. Les Etats-Unis sont en ce moment tellement démoralisés et tellement corrompus que, tout comme la France et l'Angleterre, il n'est point besoin de les prendre en considération comme adversaire militaire. Nous avons aux Etats-Unis une organisation policière opérant avec la même exactitude qu'à Berlin ou Prague, et nous ne craignons aucune activité de la part des Etats-Unis. Nous savons que les conditions sociales sont pires aux Etats-Unis qu'en Angleterre, où plus de 85 % de la propriété sont entre les mains de parvenus et où d'innombrables individus sont privés fûtce du plus bas standard de vie. L'unique objectif de notre offensive contre les Etats-Unis est d'être débarrassés à jamais d'un autre rempart de la ploutocratie, de recouvrer ce qui nous appartient, d'établir l'ordre, de distribuer proportionnellement la propriété et d'apprendre à l'Amérique à respecter l'Allemagne. Avec notre aide, les Dominions de l'ancienne France et de l'ancienne Angleterre gagneront leur indépendance et continueront à constituer d'importants marchés pour nos produits et de fidèles soutiens de nos idées.

REISNER, L'HOMME QUI VIT dans une TOMBE

L'ENTREE DES « APPARTEMENTS » du Dr Reisner. L'éminent archéologue américain passe ses nuits dans une tombe pharaonique désaffectée, à proximité des Pyramides. Lui tenant le bras, sa secrétaire, la laborieuse compagne de sa vie.



UN COIN DE LA CHAMBRE A COUCHER du Dr Reisner. L'air et la lumière y pénètrent par un grand trou que l'on voit au plafond. Ce coin est le « cabinet de toilette » de l'archéologue.



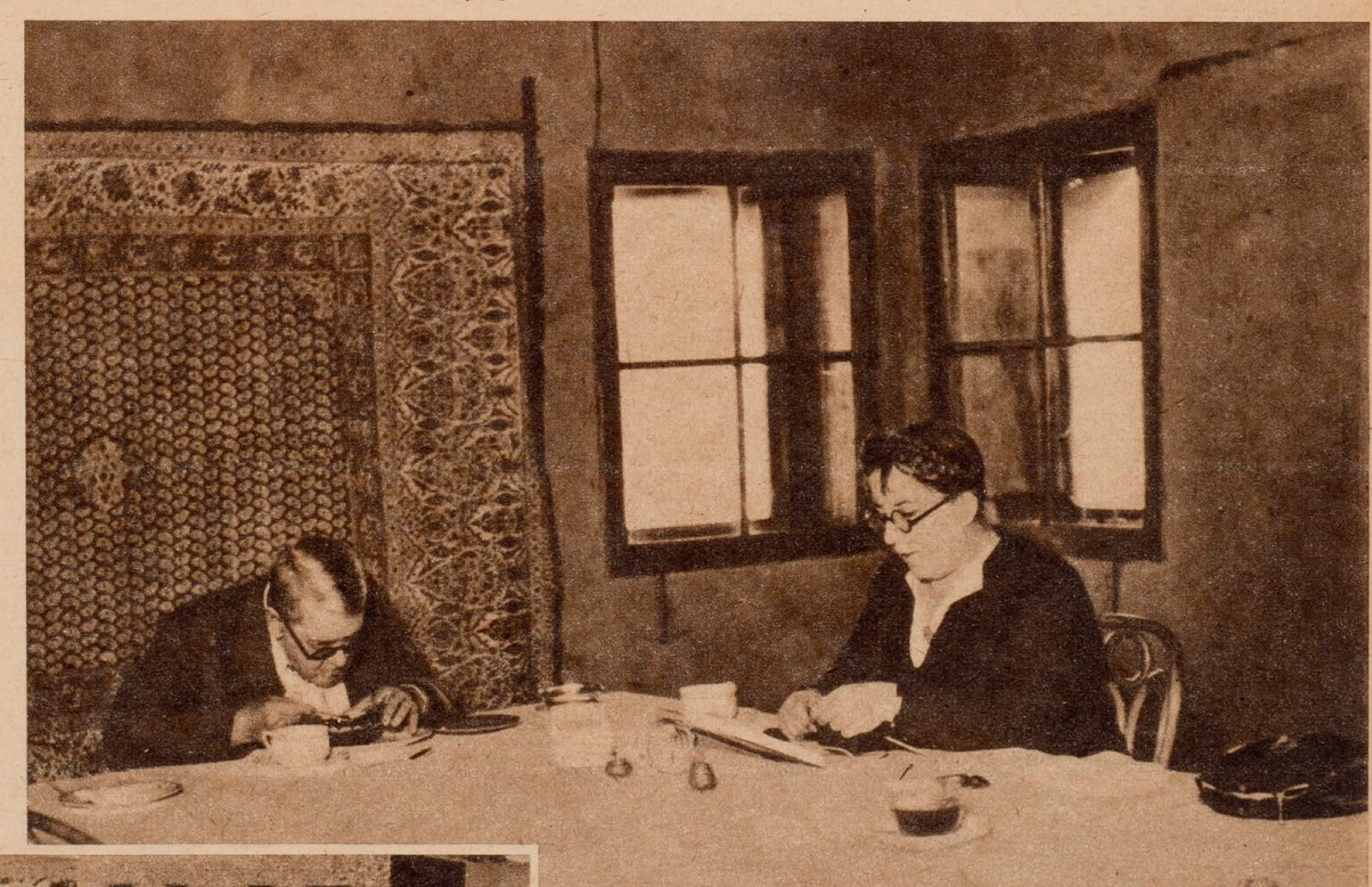
Le Dr REISNER, au milieu de sa chambre à coucher. A ses côtés, un domestique qui le sert fidèlement depuis des années. L'archéologue s'appuie sur une canne et tâtonne en marchant. Ses lunettes ont des verres puissants. Presque aveugle, il s'est usé les yeux à arracher au sol ses secrets.

Ce n'est pas, à proprement parler, la « maison du bout du monde », mais c'est à peu près comme si cela l'était... Sur le plateau des Pyramides de Guizeh, entre le Sphinx au sourire éternel et les « mastabas » sagement alignées, c'est une habitation drôle, toute de pierres crues, qui tient à la fois du corps de garde pour méhariste et du cottage anglais. On s'y éclaire au pétrole, car, ici, l'électricité n'a point cours. Quant à l'eau nécessaire aux besoins domestiques, elle est amenée, tous les jours, par une camionnette et déposée dans des réservoirs où les habitants viennent se servir...

Les passants pressés ne remarquent même pas cette maison, tant elle se confond avec le paysage. Quant aux autres, ceux qui fouinent, ils la prennent pour la demeure d'un Bédouin ou encore pour celle d'un gardien des fouilles. C'est là, cependant, que l'un des plus grands archéologues du monde, le Dr Reisner, travaille, c'est là qu'il passe ses journées. Quand on l'apprend, on s'étonne. Cet étonnement n'est rien, cependant, devant celui qui s'empare du promeneur quand on lui montre, tout près de l'habitation aux poutres vétustes et aux fenêtres qui ne ferment plus, l'endroit où le Dr Reisner passe ses nuits. L'éminent archéologue a installé sa chambre à coucher dans une tombe désaffectée sous les Pyramides. Un lit, une armoire, une chaise, une table de nuit, un lavabo, des brocs, des cuvettes, une portemanteau composent le mobilier de cette pièce curieuse. L'air et la lumière viennent d'un soupirail ouvert au plafond...

L'homme est, au moins, aussi curieux que le décor. Venu en Egypte un peu après la dernière guerre, le Dr Reisner, en l'espace d'une vingtaine d'années, a abattu une besogne dont bien peu auraient été capables, dirigeant les travaux de la mission archéologique de l'Université d'Harvard, prenant part aux fouilles de la quatrième pyramide, à celle de la tombe de Tut-Ank-Ammon. Il n'a pas, d'ailleurs, fait que travailler. Il a créé une méthode de recherches nouvelle, photographiant chaque objet, chaque site, les situant par rapport à des points fixés, mis en plan.

Aujourd'hui, s'étant usé les yeux à ce travail, le Dr Reisner s'emploie à consigner sur le papier le résultat de toute une vie de recherches. Il travaille à plusieurs ouvrages à la fois, tapant lui-même sur une machine à écrire aux touches lumineuses ou bien dictant à ses secrétaires, dont l'un est un jeune Bédouin qu'il a pris en bas âge à son service et qui, bien que portant turban et caftan, écrit et parle couramment l'anglais.



LE REPAS du Dr Reisner. Tandis que l'archéologue mange, sa secrétaire lui fait la lecture. Ci-contre : la maisonnette, en pierre crue, où le Dr Reisner travaille et passe ses journées. Le ravitaillement en eau de cette moderne thébaïde se fait au moyen d'une camionnette qui remplit le réservoir qu'on voit à droite.

Les Oasis de Libye

Parallèlement à la grande offensive menée par l'armée du général Wavell contre les troupes de Graziani, offensive qui a abouti à la conquête de la Cyrénaïque, s'en est déroulée une autre, dirigée contre les oasis du désert libyque et qui a eu pour résultat la prise de Mourzouk et celle de Koufra ainsi que l'encerclement de Djaraboub. Ces oasis, le public, en général, les connait peu.

La prise de Mourzouk et de Koufra par les forces françaises libres, l'encerclement de Djaraboub ont mis les oasis du désert libyque au premier plan de l'actualité. Si, d'une façon générale, le désert libyque est peu connu, les oasis qui s'y trouvent le sont beaucoup moins encore. Elles ont, cependant, joué à différentes reprises un rôle important et certains faits de leur histoire valent d'être rapportés.

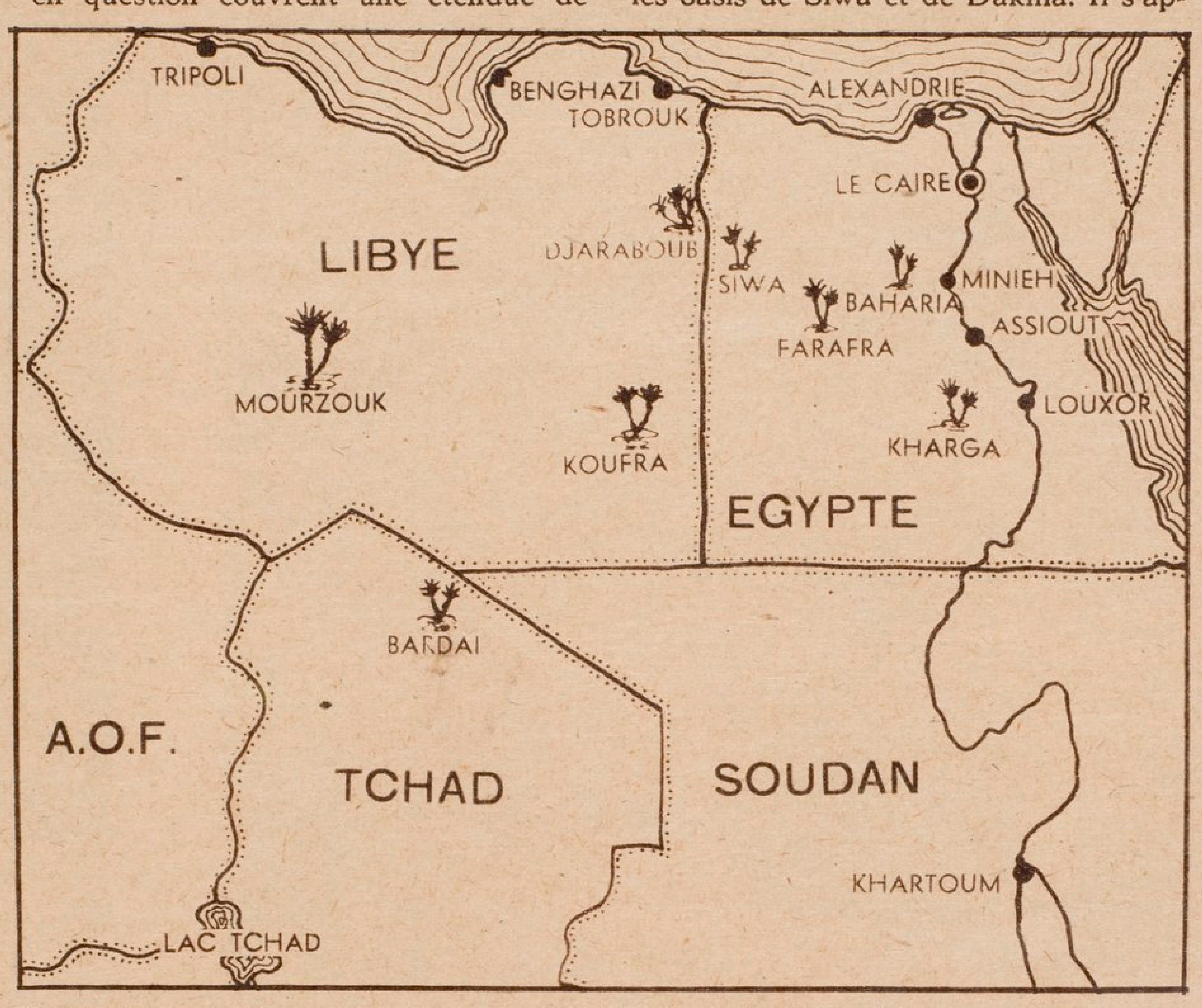
La première oasis conquise au cours de la guerre actuelle est l'oasis de Mourzouk dont des forces françaises libres parties du Sahara et commandées par le colonel Colonna d'Ornano, descendant du fameux Philippe-Antoine d'Ornano, maréchal de France sous Napoléon 1er, s'emparèrent au milieu du mois de janvier. Le colonel d'Ornano, qui trouva une mort glorieuse au cours de cette entreprise dont l'annonce fut accueillie avec d'autant plus d'étonnement qu'elle était absolument inattendue, avait rassemblé au nord du lac Tchad des effectifs dont on ignore exactement le chiffre mais dont on sait qu'ils étaient constitués moitié par des méharistes et moitié par des formations de cavalerie motorisée. Franchissant la frontière de Tripolitaine, les forces en question parcoururent en territoire fasciste, et sans attirer le moins du monde l'attention, les quatre cents kilomètres qui les séparaient de Mourzouk. Tout comme les troupes du général Wavell l'avaient fait au début de l'offensive contre l'armée du maréchal Graziani, les forces du colonel d'Ornano se cachèrent pendant le jour et n'avancèrent que pendant la nuit. C'est, d'ailleurs, pendant la nuit qu'elles lancèrent leur attaque. La bataille, dont nous connaîtrons plus tard les détails, fit rage jusqu'à l'aube. Aux premières heures du jour, les défenseurs de Mourzouk, auxquels la surprise avait enlevé une grande partie de leurs moyens, se rendirent.

On n'a que très peu de renseignements sur les effectifs que les Italiens avaient massés à Mourzouk pour en assurer la défense. On a tout lieu de croire, cependant, qu'ils n'étaient pas très importants, le commandement fasciste n'ayant jamais envisagé qu'une attaque contre les oasis du Fezzan, dont Mourzouk est la capitale, pût venir du Sud. Un aérodrome, dont les bâtiments furent entièrement détruits par l'attaque des forces françaises libres, avait, en tout cas, été installé à Mourzouk. Fait à noter : d'après certains rapports parvenus au sujet de cette attaque, les Italiens capturés à Mourzouk ignoraient tout des événements qui, entre temps, s'étaient déroulés à la frontière libyenne. Coupés de toutes communications avec le gros des troupes fascistes, vivant depuis des mois en plein désert, ils se trouvaient dans un état de lassitude et de démoralisation qui facilita dans une grande mesure le succès de l'entreprise du colonel d'Ornano.

Au point de vue stratégique, Mourzouk a une importance qu'on ne saurait assez souligner. C'est sur elle que les Italiens comptaient pour pénétrer au centre de l'Afrique. Ils avaient, au cours de ces dernières années, tracé et balisé une piste reliant Tripoli à Mourzouk. Ils s'étaient efforcés, de même, de drainer vers Mourzouk une partie du commerce du Tchad. Un accord, signé par Pierre Laval en 1935, avait donné à l'Italie une bande de terrain à la frontière de l'Afrique-Equatoriale française. Cet accord, qui coupait en deux le territoire habité par une tribu saharienne, fut largement exploité par les Italiens dans leur entreprise de pénétration. L'Allemagne, de son côté, avait — au moment d'Agadir — établi un plan d'extension africaine où la liaison Cameroun-Tchad-Mourzouk jouait un rôle essentiel. Au moment de l'armistice franco-allemand, tant l'Allemagne que l'Italie comptaient couper l'Afrique en deux en opérant la jonction entre la Libye et le Cameroun et Douala et, dans ce projet, comme dans celui conçu trente ans plus tôt, une place importante était assignée à Mourzouk. Le ralliement du Cameroun et du Tchad à la France Libre, la conquête du groupe d'oasis du Fezzan mettent définitivement un terme à de telles visées.

* * *

L'oasis de Koufra, également conquise par les forces françaises libres, se trouve à plus de mille kilomètres au sud-est de Benghazi, sur la route des caravanes qui relie le Soudan et l'Afrique-Equatoriale française au golfe de Syrte. L'oasis de Koufra fut explorée pour la première fois par le voyageur allemand Rohlfs, en 1879. Plus près de nous, elle fut visitée par ce grand explorateur qu'est Ahmed Hassanein pacha et par Rosita Forbes. Koufra est constituée par cinq petites oasis éparpillées dans une vallée couverte de palmeraies entretenues par un système d'irrigation artificielle. Les cinq oasis en question couvrent une étendue de



CARTE indiquant la position des trois oasis libyennes dont il a été question ces temps-ci : Mourzouk et Koufra, conquises par les forces françaises libres, et Djaraboub dont la chute ne saurait tarder. C'est à Fort Lamy, capitale du Tchad, que le colonel d'Ornano avait massé les troupes qui s'emparèrent de Mourzouk. On notera la position stratégique de Djaraboub, située à quelques heures de vol des oasis égyptiennes.

dix-huit mille kilomètres carrés et sont habitées par une population de huit à neuf mille âmes. Koufra, tout comme Mourzouk, a une importance stratégique qui est loin d'être négligeable et, là aussi, les Italiens avaient installé une base aérienne. Koufra se caractérise également par une extrême fertilité. Le blé, l'orge, les légumes, les roses y croissent facilement et l'on y trouve en abondance des raisins et des pêches. Koufra a toujours été considérée par les Sahariens comme un véritable paradis et elle a été de tout temps une grande capitale des sables.

Dans le voisinage de Koufra se trouve une autre oasis qui a fait longtemps parler d'elle : Zarzura, l'oasis perdue et retrouvée. Zarzura, qui se trouve à mi-chemin entre Koufra et Abou-Ballas, fut, pendant des dizaines d'années, considérée comme inexistante, un grand nombre de voyageurs, parmi lesquels Wilkinson, Hurst, Harding King, Rohlfs et le prince Kemal Eddine Hussein, l'ayant cherchée en vain. L'existence de Zarzura, où l'on découvrit d'étonnantes gravures rupestres, fut établie d'une façon définitive, il y a quelques années à peine, par le comte d'Almasy. A l'époque où Koufra était occupée par les Tibus, c'est-à-dire avant que les Senoussis ne s'y installent, Zarzura servait de pâturage à leurs chameaux. Sayed Idriss El Senoussi essaya vainement de s'en emparer. Les Tibus ayant refusé de céder Zarzura et de vendre leurs chameaux, même au prix fort, le Senoussi les punit en déclarant les vallées « haram » (interdites), ce qui fit refluer les Tibus vers le Tibesti, leur pays d'origine.

* * *

L'attention du public est actuellement concentrée sur l'oasis de Djaraboub dont on attend la chute d'un moment à l'autre. Djaraboub, qui est aussi peu connue que les autres oasis du désert libyque, a, au point de vue de l'Egypte, une importance stratégique beaucoup plus grande. D'aucuns ont appelé Djaraboub la « clé du désert occidental ». C'est, en tout cas, de cette oasis que le Grand-Senoussi, dont c'était le fief, partit en 1915, menaçant l'Egypte dont il réussit à occuper les oasis de Siwa et de Dakhla. Il s'approchait du Fayoum quand il fut battu par les troupes anglo-égyptiennes. Pris entre deux feux, il se rendit aux Italiens et céda son pouvoir à son cousin Mohammed Idriss.

C'est seulement en 1925 que la frontière libyco-égyptienne a été fixée. Dès 1919, des notes échangées entre l'Angleterre et l'Italie donnaient la baie de Solloum à l'Egypte et l'oasis de Djaraboub à l'Italie. Mais cet accord ne fut pas réalisé aussitôt. Entre temps, l'Egypte ayant obtenu son indépendance et ne se jugeant pas engagée par l'échange de notes anglo-italien, de nouveaux pourparlers eurent lieu au Caire et un accord définitif fut signé le 6 décembre 1925 entre Ismaïl Sedky pacha, délégué égyptien, et le marquis Negrotto-Cambiaso, délégué italien.

Le wadi Djaraboub est une conque à environ deux cent cinquante kilomètres de la côte méditerranéenne. Dans sa région la plus basse, elle est à une quinzaine de mètres sous le niveau de la mer. Une palmeraie et des vergers, alimentés par l'eau des puits, s'étendent au nord de la ville. Celle-ci, construite sur une petite élévation, est ceinturée de murs assez hauts, percés de quelques portes. Ses ruelles tortueuses s'évasent en deux petites places où les affaires et les discussions se centralisent.

Mais ce qui domine l'oasis de Djaraboub, c'est la coupole, flanquée d'un minaret court et cylindrique, de la Mosquée sainte. C'est sous cette coupole que repose Mohammed ben Ali El Senoussi, fondateur de la célèbre secte dont l'influence s'étend de la Cyrénaïque au lac Tchad et dont les affiliés habitent l'Egypte et même le golfe Persique.



UNE ARMEE COMPOSEE DE REFUGIES LIBYENS vient d'être constituée quelque part en

Il y a seulement une centaine d'années que ce premier Grand-Senoussi fonda sa confrérie. Il ne se disait pas prophète, mais enseignait la stricte observance du Coran. Il envoyait des missionnaires chez les noirs du Wadaï pour y faire du prosélytisme, mais interdisait la propagande de sa congrégation parmi les musulmans, les juifs et les chrétiens.

Le Grand-Senoussi avait construit de nombreux couvents dans presque toutes les oasis de la Cyrénaïque. Le Coran y était enseigné. Sa piété ne lui faisant cependant pas perdre de vue les biens terrestres, il faisait du commerce actif avec le Wadaï, le Soudan et même l'Egypte. L'Empire ottoman essaya vainement de lutter contre son pouvoir. L'administration politique du Sultan parvint, toutefois, à l'éloigner du littoral libyque et, précisément, de son grand couvent, Zawaia-el-Bêda, d'où il dirigeait ses affaires commerciales et religieuses. C'est ainsi qu'en 1856 il se retira à Djaraboub qui devint le chef-lieu de la confrérie des Senoussis et où, à sa mort, il fut enterré.

Les Italiens ont, à plusieurs reprises, pensé exploiter la position stratégique de Djaraboub où il semble qu'ils ont installé une base aérienne. Djaraboub est à une heure de vol de Siwa et à deux ou trois heures de vol des oasis de Bahariya, de Farafra et de Kharga. Dans l'esprit des Italiens, ces oasis occupées pouvaient servir d'escales à des raids importants sur la vallée du Nil et, plus exactement, sur Assiout, Minieh ou Louxor, distantes seulement de deux autres heures de vol.

La tournure de la guerre n'a pas permis aux Italiens de réaliser ces plans, de même qu'elle les a obligés à renoncer à ceux dont Mourzouk et Koufra étaient des éléments essentiels...

Et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Egypte. A l'instar de l'armée éthiopienne récemment formée au Soudan, elle est entraînée par des officiers britanniques. El Sayed Idriss El Senoussi, plus connu sous le nom de Grand-Senoussi, a rendu, ces jours-ci, visite à cette force nouvelle dont les recrues l'ont accueilli par de vives manifestations de loyalisme. Voici une vue générale de cette cérémonie.



UN DES OFFICIERS des nouveaux bataillons libyens baise la main du Grand-Senoussi auquel il rend ainsi hommage. Ces officiers sont recrutés parmi les familles nobles de Libye.

LE GRAND-SENOUSSI, la cérémonie terminée, s'entretient avec les officiers supérieurs britanniques chargés de l'entraînement de la nouvelle armée libyenne du désert.



UN GRAND NOMBRE DE CHEIKHS ARABES assistaient à cette cérémonie. Ce sont les fils et les partisans de ces cheikhs qui ont permis la constitution des nouveaux bataillons.

CE QUE LA GUERRE A FAIT AUX JUIFS

Des problèmes nés de cette guerre, l'un des plus tragiques est celui de la situation des Juifs dans les territoires occupés par l'Allemagne. Implacablement pourchassés par les nazis, les réfugiés juifs sillonnent les mers, à la recherche d'un havre où la Gestapo les laisserait enfin en paix.

La revue américaine « Current History » a dressé un saisissant tableau des tribulations des Juifs à travers l'Europe. Nous avons cru intéressant de reproduire ce tableau, sur lequel on peut suivre, tout comme sur une carte géographique, les oscillations des populations juives en Europe.

PAYS (population totale)	POPULATION JUIVE 1933	POPULATION JUIVE 1940	
ALLEMAGNE 66.044.161	660.000	220.000	Boycottage à toutes les échelles, la résignation et le désespoir prévalent chez les Juifs ; leurs affaires sont gérées par la « Gemeinde » officielle.
AUTRICHE 6.579.000	190.000	50.000	Persécution « à froid », population décimée par les suicides et l'émigration ; 45.000 Juifs vivent de charité ; natalité nulle ; considérés comme « biologiquement morts ».
TCHECOSLOVAQUIE 14.729.536	380.000	200.000 (Bohême-Moravie) 90.000 (Slovaquie)	Depuis le 15 mars 1938, date de l'entrée des Allemands à Prague et de la sécession de la Slovaquie, le « système allemand » a été introduit ; mainmise sur la propriété juive ; séparation des écoles élémentaires, interdiction de l'instruction supérieure aux Juifs ; projets de l'émigration définitive des Juifs ; élimination des Juifs du commerce et de l'industrie.
POLOGNE 34.775.698	3.150.000	1.300.000 (sous contrôle nazi)	Affamés, sans abri, désespoir immense ; pogroms, tortures, exil dans les camps de concentration de Lublin ; épidémies ; ghettos introduits dans de nombreuses villes ; va-et-vient constant ; les hommes enrôlés dans des équipes de « travailleurs-esclaves ».
NORVEGE 2.814.194	1.400	(chiffres non connus)	Des centaines des Juifs s'enfuirent après l'invasion allemande du 8 avril et le retrait des Alliés du 2 mai ; nombreuses arrestations ; propriétés saisies ; habitations réquisitionnées ; nazification en marche.
HOLLANDE 8.392.102	156.000	20.000 (approximatif)	Invasion le 10 mai et capitulation le 14 ; arrestation des Juifs autochtones et de 21.000 réfugiés. Lois raciales appliquées par les corporations subventionnées.
BELGIQUE 8.092.004	63.000	42.000 (approximatif)	La plus ancienne et la plus respectée des communautés juives d'Europe a été réduite à l'impuissance, la pauvreté, le silence ; institutions juives détruites ; propriétés saisies ; 22.000 réfugiés et des milliers d'aborigènes internés.
DANEMARK 3.550.656	7.100	(chiffres non connus)	Les Danois sont rebelles à la propagande antisémite des nazis.
GRANDE-BRETAGNE 46.178.884	350.000	350.000 plus 42.000 réfugiés	Les Juifs jouissent d'une égalité et d'une liberté totales.
FRANCE 41.834.923	230.000	230.000 (50.000 en France occupée)	Les nazis fomentent des mouvements et une agitation antisémites dans le territoire occupé ; émeutes sporadiques à Paris et ailleurs ; statuts de « citoyens de seconde zone » en France non-occupée ; enregistrement obligatoire des 50.000 Juifs français, selon le décret du 3 octobre 1940 ; interdiction faite par les autorités occupantes aux Juifs de retourner de France non occupée en France occupée ; 70.000 Juifs dans la zone libre.
HONGRIE 11.137.993	440.000	600.000 (depuis l'occupation de la Transylvanie, la population juive a atteint le chiffre de 750.000, plus 250.000 «demi» et «quart» de Juifs).	Les lois de dénationalisation rangent les Juifs en diverses catégories, chacune sujette à des restrictions différentes ; souffrances et pauvreté dues au « numerus clausus » appliqué dans l'industrie, les services civils, l'instruction ; les propriétés agricoles et autres saisies ; des milliers d'hommes mobilisés dans des équipes de travail.
ROUMANIE 18.024.037 Depuis le partage de la Roumanie du 18 septembre 1940, la population se monte à 11.000.000	1.050.000 (148.649, soit le 5 % de la population totale se trouve dans les territoires cédés à la Hongrie.)	310.000	La cession de la Bessarabie et de la Bukovine à la Russie, le 26 juin, a marqué le début des émeutes anti-juives ; la nouvelle loi anti-juive du 7 août annule les droits civiques des Juifs ; la cession de la Transylvanie à la Hongrie, le 29 août, a rendu la position de 250.000 Juifs incertaine ; vagues de terreur successives instaurées par les nationalistes, Gardes de fer ; propriétés agricoles saisies par l'Etat (5 octobre) ; occupation militaire nazie le 12 octobre.
ITALIE 41.176.671	60.000	60.000	La législation interdit aux Juifs les emplois gouvernementaux, la carrière militaire, les professions libérales, ainsi que de nombreuses entreprises commerciales ou autres ; les réfugiés étrangers ont été expulsés.
YOUGOSLAVIE 16.000.000	70.000	70.000	Persécution « à froid » et discriminations ; la sévérité des lois va en augmentant.
ETATS BALTIQUES Lettonie : 1.900.045 Lithuanie : 2.340.000 Estonie : 1.126.000	Lettonie : 97.000 Lithuanie : 177.000 Vilna : 90.000 Estonie : 5.000	(voir la colonne précédente) (Vilna a eu un important flux et reflux de réfugiés de la partie de la Pologne se trouvant sous la domination nazie).	L'occupation russe a causé aux Juifs de nombreuses pertes de propriétés, moyens d'existence, etc...
BULGARIE 6.090.215	50.000	50.000 (0,6 % de la population)	Fort courant antisémite limité aux services gouvernementaux ; l'enseignement limité par le « numerus clausus » ; introduction par le Cabinet (10 octobre) d'une loi anti-juive, sous la pression allemande.
SUISSE 4.066.400	17.600	17.600 (grande affluence de réfugiés)	Liberté et égalité totales.
SUEDE 6.074.000	7.200	7.200	Egalité totale.
GRECE 6.204.684	100.000	100.000 (la majeure partie réside à Salonique)	Pas de discriminations officielles. Grand afflux de réfugiés, qui eussent été menacés par l'invasion italienne en octobre si...

La section américaine du « Comité Economique des Recherches » évalue la population juive se trouvant en territoire soviétique à 5.700.000. Ces chiffres précis comprennent les Juifs des pays récemment absorbés. Des chiffres précis sur les populations juives de la péninsule Ibérique manquent.

APRES L'ABSOUTE, LE CERCUEIL QUITTE LENTEMENT LA CATHEDRALE OU L'OFFICE FUNEBRE A EU LIEU. LA CATHEDRALE, SUR LE PARVIS DE LAQUELLE UN GRAND NOMBRE DE PERSONNALITES SONT RASSEMBLEES, EST TOUTE TENDUE DE NOIR. AU BAS DES MARCHES, L'AFFUT DE CANON SUR LEQUEL LA BIERE SERA POSEE.

DERNIER HOMMAGE A METAXAS

Le dernier courrier de Grèce nous a apporté ces photographies des émouvantes funérailles que le peuple hellène a faites à son défunt président du Conseil, Jean Metaxas, mort, comme on le sait, le 29 janvier, exactement trois mois après l'ouverture des hostilités italo-grecques. Les dépêches nous ont dit, en son temps, ce qu'a été cette cérémonie. Jean Metaxas a eu des funérailles nationales, au sens le plus profond du mot, c'est-à-dire que la nation grecque tout entière a tenu à accompagner à sa dernière demeure le grand chef qui, dans la journée historique du 28 octobre 1940, a voulu que la Grèce demeure digne de son héroïque passé.

Les funérailles de Jean Metaxas ont été suivies par des centaines de milliers de personnes. Il y avait là non seulement des Athéniens, mais des habitants de toutes les provinces grecques venus rendre un dernier et pieux hommage au grand leader. L'office funèbre, célébré en présence du roi Georges II et des membres de la famille royale, fut simple, mais déchirant. A la fin de la cérémonie, la bière fut placée sur un affût de canon et recouverte du drapeau grec. Sur tout le parcours du cortège, des milliers d'hommes et de femmes pleuraient. « C'est un père que nous venons de perdre », disaient les uns. « Sans lui, nous ne serions pas ce que nous sommes », disaient les autres. Et c'est un fait que peu d'hommes d'Etat ont, en un laps de temps aussi bref, accompli une œuvre aussi vaste et aussi bienfaisante que Jean Metaxas.

LE ROI GEORGES II QUITTE LE DOMICILE DU DEFUNT PRESIDENT DU CONSEIL OU IL EST VENU PRESENTER SES CONDOLEANCES ET CELLES DE LA FAMILLE ROYALE A SA VEUVE



LE CERCUEIL DU DEFUNT PRESIDENT EST PLACE SUR UN AFFUT DE CANON. LE TEMPS EST FROID ET GRIS. LES RUES SONT HUMIDES DE PLUIE.



LES FUNERAILLES DE JEAN METAXAS SE SONT DEROULEES DANS UNE ATMOSPHERE DE DOULEUR UNANIME. APRES AVOIR RENDU UN DERNIER HOMMAGE AU GRAND CHEF DEFUNT, LA FOULE RETOURNE A SA VIE DE CHAQUE JOUR. LES VISAGES SONT GRAVES. LES FEMMES PLEURENT. « C'EST UN PERE QUE NOUS VENONS DE PERDRE », ENTEND-ON DE TOUTES PARTS. CHACUN EST CONSCIENT DU VIDE QUE LA DISPARITION DU LEADER VIENT DE CAUSER.



LA FAMEUSE CORNICHE DE LA MEDITERRANEE, telle qu'on peut la voir à Benghazi. Construite par le maréchal Balbo, à qui Benghazi doit, par ailleurs, son aspect actuel, elle évoq la
La Corniche est bordée, d'une part, par la mer, de l'autre, par une file de palmiers. Egarés sous le ciel d'Afrique, le lion de saint Marc et la louve romaine se font vis-à-vis, au u

COMMENT ON VIT EN CYRENAIQUE

- La livre égyptienne vaut 400 lires.
- Les premières boutiques qui rouvrirent à Benghazi furent celles des coiffeurs.
- Les soldats australiens sont fort populaires en Cyrénaïque.
- Dans les rues de Derna, les bégonias poussent près du trottoir.

Si personne ne sait au Caire où se trouve actuellement le front de Libye, tout le monde sait, grâce aux reportages aussi authentiques que colorés des correspondants de guerre britanniques, que la vie normale a repris en Cyrénaïque et que les autorités militaires britanniques, sous le commandement du général Sir H. Maitland-Wilson, reçoivent de la population libyenne et italienne toute la coopération désirable.

La proclamation du général Wilson aux habitants de la Cyrénaïque, après avoir averti la population d'avoir à s'abstenir de toute action de nature à troubler la paix ou à compromettre les intérêts et la sécurité des forces de Sa Majesté Britannique et de ses alliés, l'informe que les forces militaires ont pour but de compléter et non de remplacer l'administration civile.

Ainsi, tous les tribunaux, conseils municipaux et fonctionnaires civils ont été requis de continuer à s'acquitter ponctuellement de leurs charges respectives.

Finalement, le général Wilson proclame que toutes les réquisitions que les conditions militaires peuvent rendre nécessaires feraient l'objet d'une compensation adéquate.

Donc, pour la population civile rien de changé, sinon qu'au lieu de parler au nom de Victor-Emmanuel III et du Duce, les autorités militaires lancent leurs proclamations au nom du roi George VI.

* * *

Ce n'est qu'après la prise de Benghazi, grande ville de 70.000 habitants, aux rues larges, aux bâtisses modernes, que les autorités britanniques jugèrent nécessaire d'établir un régime qui permettrait à la population civile — près d'un demi-million d'hommes — de reprendre la vie que les opérations militaires avaient momentanément désaxée.

Les populations civiles de Bardia et de Tobrouk avaient été presque entièrement évacuées.

Mais à Derna, les forces australiennes trouvèrent des milliers de Libyens qui leur firent une réception enthousiaste.

Quelques timorés qui avaient fui regagnèrent rapidement leurs foyers avec les maigres bagages qu'ils avaient transportés sur les collines voisines.

Un des correspondants militaires qui savait l'italien eut fort à faire, car, nanti du poste de traducteur officiel, il devait, tous les jours, entendre les histoires les plus abracadabrantes, non seulement de la part des prisonniers, mais aussi de celle des Italiens qui venaient faire acte de soumission « agli Inglesi ». Et le malheureux devait, le soir, veiller longtemps pour écrire son papier à la lumière d'une bougie, ses journées étant consacrées à son poste — non rétribué — de traducteur.

Les agences ont raconté comment deux correspondants de guerre, MM. Clifford du « Daily Mail » et Moorhead du « Daily Express », tombèrent dans une embuscade, après Benghazi. Leur auto sauta, leur chauffeur et l'officier qui les accompagnait furent sérieusement blessés. N'écoutant que leur courage, les deux journalistes pansèrent les blessés et, sous un feu nourri, les conduisirent à plusieurs kilomètres de là, vers un poste avancé de secours. Ils l'avaient échappé belle...

Dans tous les cas, ils perdirent dans l'aventure tout leur équipement et durent acheter à Benghazi ce qu'ils trouvèrent en fait d'habillement. Et ce n'était pas beaucoup, tous les magasins ayant jugé prudent de fermer hermétiquement leurs portes durant les premiers jours de l'occupation anglaise.

D'ailleurs, jusqu'ici les banques n'ont pas ouvert leurs guichets à Benghazi, mais on trouve partout des lires à profusion. On commença d'abord par fixer le prix de la monnaie locale à raison de 150 lires la livre sterling, mais il y eut une telle offre que les autorités furent submergées, d'autant plus qu'à la « Bourse noire » on pratiquait le cours de 500 lires la livre. Aujourd'hui, par ordonnance militaire, la livre égyptienne vaut 400 lires en Cyrénaïque.

Naturellement, les prix ont haussé en conséquence.

A Benghazi, nous racontait un correspondant militaire, il existe des hôtels de toute première classe, plus modernes que les grands palaces du Caire. Le « Bérénice » est occupé par l'état-major britannique, mais l' « Italia » reçoit tout le monde. Et le service y est excellent. On y mange fort bien et toutes les chambres sont pourvues d'une salle de bain. Quant au « Bérénice », c'est d'un luxe...

Les prix sont bien moins chers qu'au Caire.

Lorsque la livre valait 150 lires, un correspondant qui habita l'hôtel « Italia » pendant trois jours paya une note de 260 lires, y compris quelques bouteilles de « Spumanti »... car il y en a encore en Cyrénaïque.

* * *

Au début de l'occupation anglaise, la population qui ne s'était pas encore habituée aux livres égyptiennes et au sterling n'acceptait en guise de paiement que des lires. Il fallait en envoyer du Caire une certaine quantité, achetée chez les changeurs du Mousky et d'ailleurs, heureux de se débarrasser d'une monnaie sans cours. Mais aujourd'hui tout le monde est content de recevoir du sterling et de le changer au cours officiel fixé par le général Wilson.

Les premières boutiques de Benghazi qui ouvrirent, après l'occupation anglaise, furent celles des coiffeurs. Les Italiens, quoique portant la barbe à la Balbo, aiment beaucoup se faire raser et leurs coiffeurs sont, paraît-il, excellents.

Après les coiffeurs, ce furent les épiciers qui timidement entr'ouvrirent leurs magasins pleins à craquer d'excellents produits italiens, stockés du temps où le royaume de Mussolini était non belligérant. Les hôtels suivirent et les magasins généraux vinrent ensuite. Seules les banques demeurent fermées en attendant que l'on termine l'inventaire des sommes qui y sont déposées.

* * *

La plupart des Italiens qui peuplent aujourd'hui la Cyrénaïque se déclarent, sans que personne ne le leur demande, anti-fascistes.

Depuis que les Australiens sont installés là, afficher des sentiments antifascistes constitue une mode que suivent la plupart des colons.

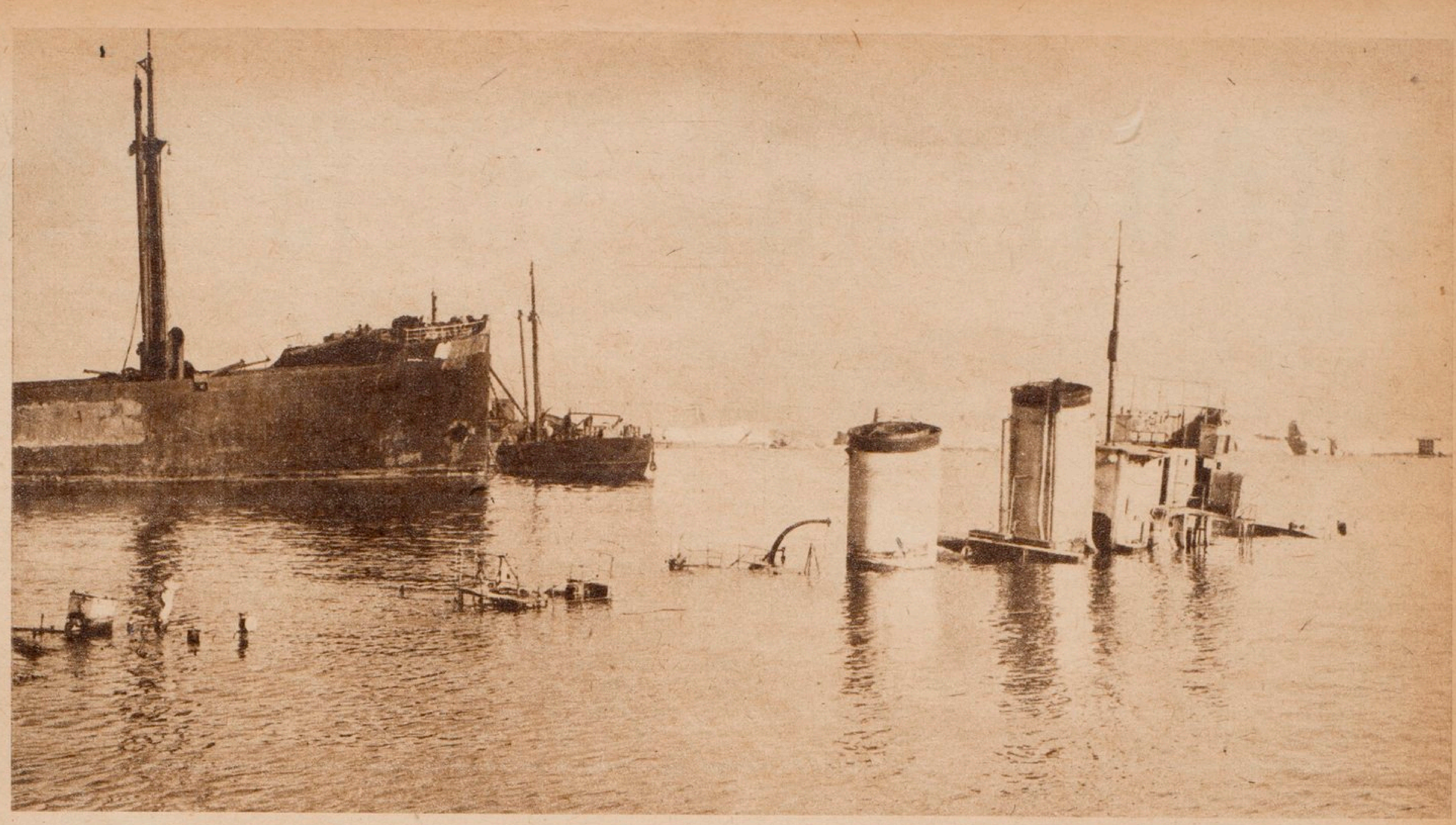
Mais ceux qui sont vraiment heureux d'en finir avec les Italiens, ce sont bien les Libyens, dépouillés, maltraités, considérés, en vertu des lois raciales, comme des êtres inférieurs. Ils ont tous regagné leurs foyers et travaillent à plein rendement.

* * *

La livraison de Benghazi au brigadier commandant les forces australiennes se fit au cours d'une cérémonie qui eut lieu sur la place publique. Le maire de la ville, qui avait demandé par affiches à toute la population de demeurer calme, vint au-devant du général, accompagné de l'évêque, pour l'informer qu'il tenait la ville à sa disposition, en vertu des lois internationales. Il y eut une parade de troupes et tout se passa normalement.



la célèbre Promenade des Anglais à Nice.
ut des deux colonnes monumentales.



AU COURS DE L'ATTAQUE DE BENGHAZI par les troupes anglaises, plusieurs unités italiennes se trouvant dans le port ont été coulées ou gravement atteintes. On peut, par cette photo, se rendre compte des dommages causés par leurs bombardements.



LES TROUPES DU GENERAL WAVELL ont été parfaitement accueillies par la population de Cyrénaïque que l'Italie, malgré ses efforts, n'est pas parvenue à coloniser. Voici des indigènes s'entrenant amicalement avec les occupants d'un tank britannique.

La ville entière assista à ce spectacle qu'en aucun cas. elle n'eût voulu rater.

Benghazi est une grande et belle ville aux bâtisses ornées d'arcades. Les rues sont larges et ombragées. Le palais du gouverneur, l'Opéra, la Municipalité sont des monuments grandioses, dans le style fasciste. Car le fascisme n'impressionne que par la grandiloquence de ses orateurs et de ses bâtiments.

La population de la ville se montra immédiatement amicale et les soldats australiens devinrent rapidement fort populaires. Mais comme ils ne savent pas un traître mot d'italien, ni d'arabe, ceux qui se « débrouillaient » dans ces deux langues gagnèrent rapidement une surprenante popularité.

* * *

Le climat en Cyrénaïque est plus doux qu'en Egypte.

Dès qu'on a dépassé la région désertique et que l'on a atteint le pays de Barka, aux environs de Derna, c'est un véritable enchantement. Des arbres, des fleurs, des vergers poussent partout. Le Djebel Akhdar (la montagne verte) porte bien son nom.

Dans les rues de Derna, les bégonias poussent près du trottoir. C'est une ville aussi fleurie que Méadi.

Des fruits des régions tempérées existent à profusion en Cyrénaïque et l'on cultive dans ces terres arrachées au désert, à la fois des plantes tropicales comme le dattier et le bananier et des fruits des régions froides comme des poires, des pommes, des prunes.

Un commerce intense se faisait entre la Cyrénaïque et l'Italie. Aujourd'hui, on estime que l'Egypte étant le pays le plus proche de la nouvelle conquête britannique, c'est vers elle que va s'acheminer le commerce extérieur de la grande province libyenne.

Déjà, de nombreux commerçants locaux ont demandé à visiter la Libye pour établir des rapports commerciaux. Mais ils devront sans doute attendre un moment.

Entre temps, la vie en Cyrénaïque a repris, molestée seulement, de temps à autre, par l'aviation italo-allemande qui essaie de bombarder à tort et à travers les populations civiles qu'elle n'avait pu défendre...



A DERNA, le commandement italien avait construit des casernes importantes qui ont été entièrement détruites par les avions anglais et dont il ne reste debout que les pieux ayant servi aux fondations. Il est à noter que la Royal Air Force ne s'est acharnée que contre les objectifs militaires. On s'en rend compte en rapprochant cette photo de celle de Benghazi dont les bâtiments sont intacts.

Guerre de Chine... et guerre des nerfs

BROUILLARD sur le PACIFIQUE

Alors que l'on se bat en Europe et en Afrique, le Japon, le troisième membre de l'Axe, pose nettement le problème du Pacifique.

L'aventure de Chine semble aboutir à une impasse. Les armées nippones qui se sont aventurées jusqu'au cœur de cette Chine terrible et mystérieuse n'arrivent pas à en sortir. Elles ne peuvent marcher de l'avant, et reculer serait aller droit à une révolution, le peuple ayant été saigné à blanc pour financer l' « incident » chinois qui a déjà coûté à l'Empire du Mikado plus d'un milliard de livres.

Donc, le dragon d'Extrême-Orient se débat. Il donne des coups de patte par-ci par-là, dans l'espoir de se libérer des chaînes qui l'enserrent.

Et voilà pourquoi les nuages s'amoncellent sur le Pacifique.

Pays pauvre, le Japon doit importer la plupart de ses matières premières. Il ne se suffit qu'en charbon. Pour mener à bien la guerre de Chine, il avait recours aux Etats-Unis pour l'essence, les métaux, le coton, nécessaires à son industrie. Aujourd'hui, l'embargo a été déclaré sur ces produits. Le Japon qui a choisi l'Axe comme alliée ne peut plus compter sur les démocraties.

Il regarde autour de lui et voit des richesses nombreuses.

Jusqu'en 1937, il s'était contenté du Mandchoukouo, pays vaste, aux richesses naturelles énormes mais qui ont besoin de capitaux pour être exploitées. Ces capitaux, le Japon essaya de les obtenir par le « dumping », dont on se souvient encore. Mais les pays visés, les grands centres industriels américains et anglais réagirent, fermèrent leurs marchés aux produits japonais et parvinrent à enrayer le mal. Mieux encore : ils prirent l'offensive, surtout en Amérique du Sud et dans le Proche-Orient, et le Japon dut s'avouer vaincu.

L'INCIDENT CHINOIS

En 1937, l'Empire du Mikado tente de s'emparer de l'immense marché que représente la Chine.

Même pauvre, le Chinois doit se vêtir, manger ; et comme il existe 400 millions de fils du Céleste-Empire, on se rend compte de l'importance que ce marché pouvait représenter pour l'industrie japonaise.

Mais après quatre ans de guerre, le Japon n'a pas conquis la Chine. Tchang-Kaï-Chek reste maître du vaste continent chinois, bien qu'un million de Nippons occupent les ports, les grandes villes et les plaines les plus fertiles.

Un axiome veut que l'on ne conquiert pas un pays sans l'assentiment de ses habitants. Tous les Chinois aujourd'hui se tournent vers Tchoung-King, capitale du maréchal Tchang, comme ils l'appellent.

La guérilla décime les forces japonaises dont l'avance a été arrêtée par la nature du terrain et aussi par la puissante armée que Tchang-Kaï-Chek a formée dans la Chine intérieure.

REGARDS VERS LE SUD

L'Ouest ne pouvant être conquis, le Japon, dès 1939, se tournait vers le Sud. Il commençait par occuper Canton, voisine de Hong-Kong, et Haïnan, face à l'Indochine. Il se rapprochait ainsi de la base américaine des Philippines et de l'enceinte fortifiée de Singapour, espérant intimider les Etats-Unis et l'Angleterre.

L'année 1940, celle qui marqua la défaite de la France, enhardissait encore les militaristes de Tokio.

Ils posèrent des conditions à la France au sujet de l'Indochine et à la Grande-Bretagne pour la fermeture de la fameuse route de Birmanie.

De plus, ils dressèrent le Siam — récemment baptisé Thaï — contre le gouvernement de Hanoï.

On sait comment le général Catroux, qui était alors gouverneur général de la grande colonie française, refusa de capituler et comment, alors que le Japon devant l'attitude énergique de Hanoï faisait marche arrière, le général Catroux fut remplacé sur ordre de Vichy par l'amiral Decoux.

Qu'arriva-t-il ?

Poursuivant sa poussée, le Japon s'installa sur la côte indochinoise sous prétexte de mener à bien sa campagne dans le sud de la Chine. Et pour montrer son influence dans ce coin du globe, il poussa le Thaï contre l'Indochine. C'est alors qu'on eut recours à lui en tant qu'arbitre pour régler le différend.

Néanmoins, comme ils l'avaient fait dans le domaine économique, lors du « dumping », l'Angleterre et les Etats-Unis réagirent. La route de Birmanie fut rouverte, malgré les menaces de Tokio. Le président Roosevelt envoya un avertissement au Japon, les abords de Singapour furent minés.

L'état-major impérial des forces d'Extrême-Orient conféra. L'Air-Chief Marshall Sir Robert Brooke-Popham se rendit en Australie pour s'aboucher avec les chefs militaires du grand Dominion.

L'Angleterre tenant l'Atlantique et la Méditerranée grâce à la supériorité de sa flotte, la marine américaine put être concentrée dans le Pacifique, à Hawaï précisément.

LA POSITION DES INDES NEERLANDAISES

La situation, comme on le voit, s'embrouille.

En Chine, l'avance nippone est arrêtée et de puissantes contre-attaques ont permis à Tchang-Kaï-Chek de renforcer son front. Le gouvernement de Nankin, ami des Japonais, n'a aucune autorité et disparaîtra dès que le voudra le prince Konoyé, qui en est le patron.

En Indochine, une certaine résistance se dessine, et à Tokio, lors des négociations entre le Thaï et les représentants de l'amiral Decoux, ces derniers ont refusé de reconnaître officiellement la position spéciale du Japon dans la mer de Chine.

La Malaisie, les Philippines, Bornéo et l'Australie menacés prennent leurs précautions.

Mais l'enjeu de la partie, ce sont sans doute les Indes néerlandaises. C'est vers elles que se concentre l'effort japonais. Tout le reste n'est que mise en scène.

Le pétrole, le caoutchouc, l'étain dont l'Empire nippon a si grandement besoin se trouvent à profusion à Java, Sumatra et Bornéo. Lorsque les Pays-Bas furent envahis, l'Amérique fit nettement comprendre aux Japonais qu'elle escomptait que le *statu quo* serait respecté dans ce coin du monde. Tokio promit. Mais, depuis lors, que de coups d'épaule pour se dégager de cette promesse !

La mission économique envoyée à Batavia il y a quelques mois pour s'assurer la production pétrolière des puits javanais trouva qu'elle avait été vendue à l'Angleterre...

L'Indochine, de son côté, ne reconnaissant pas, à titre permanent, l'influx de commerçants japonais surgi depuis la capitulation française, leur refuse le libre droit d'acheter et de vendre. « Toutes les importations se feront au moyen de licences spéciales délivrées par le gouverneur général. Ces licences ne seront émises qu'aux firmes établies en Indochine avant le 1er septembre 1939 », dit le décret de l'amiral Decoux.

LES FORCES EN PRESENCE

Tout le problème de l'Extrême-Asie tourne autour du Japon.

LES NUAGES S'AMONCELLENT EN EXTRÊME-ORIENT. Le brouillard sur le Pacifique s'épaissit. On envisage avec gravité dans les milieux anglais et américains l'éventualité d'une poussée japonaise vers le sud et le sud-est. Cette carte indique les limites actuelles de l'expansion japonaise ainsi que les dates auxquelles les diverses positions occupées en ce moment par Tokio ont été conquises. Elle montre, de même, les deux directions que pourrait emprunter la poussée japonaise actuellement envisagée. Au sud-est : Singapour.

Il ne faut pas croire que les forces qu'on peut lui opposer dans ce coin du globe soient négligeables et qu'il pourrait venir à bout des puissances démocratiques. Loin de là.

La flotte américaine est supérieure et comme tonnage et comme qualité à celle du Japon. Elle pourra compter sur l'aide de la flotte anglaise de Chine qui est de l'ordre de 200.000 tonnes, de sorte que la combinaison Etats-Unis-Grande-Bretagne pourra opposer 1.500.000 tonnes au million de tonnes du Japon. Il est douteux que les Américains continuent en cas de guerre à se concentrer à Hawaï. Peut-être viendraient-ils soit à Manille, soit à Singapour, laissant dans le Pacifique nord une simple escadre de couverture. D'ailleurs la position américaine aux Philippines a été renforcée et l'archipel demeure la porte américaine qui barre aux Japonais le chemin de Java.

La Chine devenue l'alliée des démocraties, librement armée par elles, pourrait prendre l'offensive. Ce ne sont pas des guerriers qui lui manquent.

Et puis, derrière ce tableau réel se dresse comme une ombre énorme l'énigme russe.

Que fera Staline une fois le Japon dans la bagarre ?

Opportuniste, l'U.R.S.S. l'est. On l'a vue partageant la Pologne avec l'Allemagne, occupant la Bessarabie. Rien ne nous dit qu'elle ne cherchera pas à venger la défaite de 1905.

Certes, les nuages s'amoncellent en Extrême-Orient, mais rien ne nous dit que la tempête éclatera bientôt. D'ailleurs le ministre-adjoint des Affaires Etrangères de Tokio ne reconnaissait-il pas lundi dernier que le problème du Pacifique sud devait être réglé pacifiquement ?

Pour le moment, deux guerres se poursuivent dans cette partie du monde : la guerre de Chine et la guerre des nerfs... cette dernière, d'ailleurs, d'une façon moins agressive.

ON NE FAIT PAS LA GUERRE AVEC

LES ARMES SECRETES

Le rêve de tout chef d'un Etat en guerre, c'est de trouver une arme secrète tellement efficace qu'elle anéantirait l'adversaire d'un coup, sans besoin de lutte.

Mais jusqu'ici cette arme a échappé à l'homme. Il y a des découvertes meurtrières, certes, mais immédiatement on trouve le moyen de les neutraliser.

Les rayons de la mort, chers aux écrivains genre Jules Vernes et H. G. Wells, n'existent pas. Scientifiquement, abstraitement, c'est-à-dire sur le papier, on pourrait les créer, mais dans la pratique elles se sont avérées aussi peu efficaces que l'emploi dans l'industrie de l'énergie des marées ou la force des rayons solaires.

Pourtant, dans des laboratoires puissamment équipés, en temps de paix comme en période de guerre, les cerveaux les plus capables du genre humain sont occupés à rechercher l'arme secrète qui doit décider du sort de la guerre.

* * *

La propagande allemande en avait fait grand bruit avant l'ouverture des hostilités.

« Qu'on ne s'attaque pas à Hitler, disait-elle. Il possède des armes tellement terribles que les peuples seront frappés de stupeur et de mort. »

Certes, ses armes furent terribles, mais elles consistaient en divisions motorisées et en un grand nombre d'avions. Elles vinrent à bout de la Pologne et de la France. Mais la Grande-Bretagne y résista et, dans le domaine de l'air, elle rendit coup pour coup.

* * *

Durant la dernière guerre, l'arme la plus puissante, celle qui faillit venir à bout des Alliés, fut le sous-marin. Von Tirpitz, grand maître de l'Amirauté allemande, l'employa sans scrupules. Par centaines de milliers de tonnes les navires de commerce britanniques et alliés s'engloutissaient dans le ventre insatiable de l'océan. Ceci dura quelques semaines. Mais le système des convois en vint à bout.

Depuis lors, le sous-marin est devenu lui-même fort craintif et vulnérable. Grâce à l'« Asdic hydrophone », les contre-torpilleurs britanniques le repèrent en plongée aussi sûrement que s'il se fût trouvé sur l'eau. Et une charge sous-marine a tôt fait d'en venir à bout.

C'est pourquoi l'arme sous-marine n'a obtenu qu'un succès médiocre dans le conflit actuel.

* * *

Les mines magnétiques firent de terribles dégâts jusqu'au jour où on trouva l'« antidote » voulu.

Les seigneurs de la guerre nazis avaient espéré, grâce à elles, venir à bout de la résistance de l'Angleterre. Elles sont, jusqu'à nouvel ordre, la grande arme secrète de cette guerre.

La première mine magnétique fut découverte le 22 novembre 1939. De nombreux navires avaient été coulés durant les jours qui précédèrent le repêchage de cet engin. Nul ne savait ce qu'il contenait, mais ce qu'on savait c'est que l'acier de la coque des navires l'attirait et qu'il éclatait avec une force telle que les bâtiments allaient par le fond en quelques minutes.

Le repêchage de la première mine fut une affaire d'Etat. Avec des ustensils démagnétisés, le lieutenant-commander Ouvry s'attaqua à la mine qu'il démantela avec des précautions de chirurgien. D'ailleurs ses camarades se tenaient à deux cents mètres, visage contre terre, prenant des notes des opérations qu'il réussissait et dont il donnait des détails à haute voix. Car l'engin inconnu pouvait éclater à tout moment et il fallait profiter des expériences du commandant Ouvry qui s'attendait — il y avait bien de quoi — à être déchiqueté d'une seconde à l'autre.

Fort heureusement, la mine n'éclata pas. Elle prit rapidement le chemin des laboratoires du ministère de la Guerre où, quelques jours plus tard, on trouvait le remède : le « de-gaussing girdle ». Et l'arme meurtrière d'Hitler était vaincue !

Le « de-gaussing girdle » fut employé pour la première fois par le « Queen Elizabeth » lors de son fameux voyage des chantiers de la Clyde jusqu'au port de New-York. Les Américains en furent fort impressionnés, mais l'invention en elle-même est fort simple. Il s'agit simplement d'une ceinture d'un matériel spécial qui, entourant la coque du navire, démagnétisait l'acier, rendant ainsi le paquebot invulnérable.

Lloyds reconnut immédiatement l'efficacité de l'intervention en baissant sensiblement le taux de l'assurance. C'était une consécration.

* * *

Les services scientifiques travaillant à la recherche de nouvelles armes offensives et défensives sont sans cesse étendus. Le champ de la science est aussi vaste que le monde.

Oubliant pour la durée des hostilités la politique, Chaïm Weizman, le grand leader sioniste, est penché du matin au soir devant des bocaux, des microscopes. Le savant chimiste consacre sa science et son intelligence à la défense de la grande démocratie britannique.

Le courrier des « Research Centres » du ministère de la Guerre se chiffre par milliers de lettres. Chaque jour la plupart proposent des idées. Mais dans leur immense majorité elles présentent peu d'intérêt. D'aucuns veulent concentrer sur l'ennemi les rayons du soleil afin de le brûler vif. D'autres se disent capables de fabriquer des machines devant arrêter les moteurs des avions en plein vol. D'autres encore croient utile de répandre la mort au moyen de microbes.

La guerre des microbes : un conte pour effrayer les non-initiés... Elle ferait beaucoup moins de victimes que les gaz asphyxiants. Et pourtant les gaz asphyxiants furent maîtrisés très rapidement dès la dernière guerre.

Mais dès qu'il s'agit d'une proposition offrant une possibilité même théorique de succès, elle fait immédiatement l'objet d'un examen approfondi.

Le service des recherches de l'armée ne peut se payer le luxe d'écarter la moindre idée pouvant éventuellement contribuer à la victoire.

* * *

Avant la guerre, un ingénieur alexandrin écrivit à l'Amirauté pour lui offrir une nouvelle arme anti-sous-marine. Théoriquement, l'invention était intéressante. L'ingénieur fut très ému en recevant un jour une lettre l'invitant à se rendre à Londres pour discuter avec des techniciens, tous frais payés, naturellement. Quelques semaines plus tard, c'est un homme désabusé qui rentra à Alexandrie. L'invention ne donnait rien dans le domaine pratique. Mais on l'essaya quand même !

Dans les laboratoires des forces aériennes, dans ceux de la marine, des techniciens travaillent nuit et jour, car la science est un des atouts-maîtres de la guerre.

Un des facteurs qui contribuèrent le plus à la victoire de 1918 fut l'emploi des tanks par les Alliés. Les forces allemandes furent surprises par l'arrivée de ces mastodontes à chaînes qui surmontaient avec une facilité inouïe tous les obstacles naturels et artificiels placés sur leur passage.

Immédiatement, on se mit à l'œuvre pour les combattre et l'on trouva les canons anti-tanks aux balles perçantes et fortement explosives. Mais le facteur surprise avait joué et il fut, d'après de nombreux historiens militaires, décisif.

* * *

De temps en temps, même aujourd'hui, on trouve dans la presse des nouvelles nettement inspirées qui parlent des armes meurtrières et secrètes que l'Allemagne garde en réserve pour l'assaut final.

Ces histoires n'émeuvent plus que les amateurs de littérature terrifiante.

Bela Lugosi et Boris Karloff peuvent, au cinéma, détruire des villes de carton-pâte, avec tous leurs habitants, grâce à une étincelle de laboratoire. Mais ceci ne dépasse pas le domaine du septième art.

Même si, par hasard, une arme nouvelle est découverte, une arme qui peut, comme les mines magnétiques, surprendre au début, le remède au mal est vite trouvé.

La guerre se fait certes de plus en plus avec des machines, mais dans l'état actuel de la science, le rayon de la mort, celui qui doit pulvériser l'ennemi, arrêter ses avions, le vouer en quelques heures à l'impuissance et amener sa défaite, est une impossibilité.

Car les armes secrètes auraient été depuis longtemps essayées si elles avaient existé.



IL EXISTE, MALGRE TOUT, des armes secrètes. Le commandement anglais emploie, pour le tir contre avions, des boulets d'une constitution spéciale. A l'encontre de ceux couramment employés, il ne contient pas de substances explosives. Il renferme, par contre, des centaines de fils en acier qui, dès qu'il est éjecté, constituent une toile d'araignée géante. Il suffit que l'aile d'un avion ennemi se prenne dans une telle toile pour qu'elle soit automatiquement brisée.

CE QUI S'EST PASSE EN FRANCE

V

Par GORDON WATERFIELD

Correspondant de guerre de Reuter sur le front français

Voici la cinquième partie du récit de Gordon Waterfield. Dans les quatre chapitres que nous avons publiés, le correspondant de Reuter sur le front français a brossé un tableau général de la situation politique en France au moment de la déclaration de la guerre. Il a mis en relief l'erreur commise par le commandement français en basant toute la défense du territoire sur la ligne Maginot. Il a relevé la faute de jugement de ceux qui considéraient la Meuse comme un obstacle infranchissable pour l'Allemagne. Cette faute, dénoncée par Paul Reynaud, eut des conséquences d'autant plus regrettables que, à la suite d'incompréhensibles négligences, les ponts ne sautèrent pas. Gordon Waterfield a décrit, de même, la façon dont les Allemands s'y prirent pour semer la désorganisation en Hollande et en France. Dans le chapitre que nous avons publié la semaine dernière, Gordon Waterfield a décrit la panique qui, devant l'avance allemande, s'est emparée de la population française qui, abandonnant immédiatement les villes et les villages, eut — par ailleurs — une tendance irréfléchie à voir partout des agents de l'ennemi. Certains correspondants de guerre furent, à cause de leur uniforme spécial et de leur aspect physique se rapprochant du type allemand, pris pour des parachutistes ennemis et faillirent être lynchés par des villageois

Ce n'est pas seulement chez la foule que de tels symptômes de panique se manifestèrent. Certains chefs militaires eux-mêmes donnèrent l'exemple d'un état d'esprit qui ne valait guère mieux que celui du peuple. Lorsque les correspondants de guerre étaient arrivés à Cambrai, quelques jours auparavant, ils avaient été reçus par un colonel qui s'était montré vis-à-vis d'eux d'une amabilité extrême, faisant l'impossible pour leur assurer le maximum de confort et mettant à leur disposition une salle de rédaction ainsi que des dactylos militaires. Noël, le correspondant de guerre du *Figaro* qui faillit être lynché par des villageois qui le prenaient pour un parachutiste, s'était très lié avec le colonel en question, en compagnie duquel il avait, d'ailleurs, fait une visite au front. Au lendemain de son aventure, Noël apprit avec plaisir que c'était, à nouveau, à ce colonel qu'il allait avoir affaire. Il brûla les étapes de façon à arriver plus vite à l'endroit qui lui avait été désigné. Mais, une fois à l'état-major, quelle ne fut pas sa surprise de se voir accueilli avec une froideur glaciale par l'officier qu'il se faisait une fête de rencontrer ! Le colonel semblait frappé d'amnésie. Il ne parut pas reconnaître Noël. Pis encore : il fut mis en état d'arrestation, le colonel l'ayant pris, lui aussi, pour un parachutiste.

Noël fut remis en liberté quarante-huit heures plus tard. De tels incidents se reproduisirent, en tout cas, souvent — la panique régnant à tous les échelons. Il faudrait des pages et des pages pour raconter les aventures qui arrivèrent à des aviateurs anglais ou français qui, s'étant posés dans des champs à la suite d'un accident, furent pris pour des Allemands et furent à deux doigts d'être lynchés. Dans le tas, il y eut, évidemment, de véritables parachutistes allemands capturés. La population se méfiait d'autant plus qu'au Sénat, Paul Reynaud avait prononcé un discours attirant l'attention sur la nécessité qu'il y avait à concevoir la guerre d'une façon absolument différente de celle qui avait prévalu jusqu'alors.

M. Gordon Waterfield cite ici des extraits du discours de Paul Reynaud dans lequel le président du Conseil évoqua certaines des méthodes de désorganisation auxquelles l'ennemi avait recours, attirant l'attention sur la nécessité qu'il y avait, pour tous, à être vigilants.

Reynaud prononça ce discours le 21 mai, une semaine après l'invasion de la France. Pendant la semaine en question, les réfugiés et les agents de l'ennemi avaient été autorisés à se déverser sur le pays. Aucun plan n'avait été établi, aucune mesure n'avait été prise en vue de régler cette importante question. N'ayant reçu aucun ordre, les autorités locales se demandaient ce qu'elles devaient faire et l'état d'hésitation dans lequel elles se trouvaient poussa la population à prendre elle-même des initiatives, ce qui ajouta encore à la désorganisation générale. Dans chaque ville, dans chaque village, les autorités chargées en temps normal du maintien de l'ordre se demandaient s'il fallait arrêter les réfugiés ou les laisser poursuivre leur chemin. Elles se demandaient, de même, dans le cas où il aurait fallu les arrêter, comment elles auraient fait pour les nourrir et, dans le cas où il fallait les laisser poursuivre leur exode, comment assurer leur transport. Il s'agissait là, on le conçoit aisément, d'un problème national pour le règlement duquel des mesures auraient dû être prises. Il n'en fut rien. Ni le gouvernement, ni l'état-major ne se préoccupèrent de la question. Dans certains cas, les autorités locales, devant l'absence d'instructions, prirent le parti de se rendre à Paris pour y demander ce qu'elles devaient faire. Les routes étant encombrées et à peu près hors d'usage, la plupart d'entre elles durent s'arrêter en chemin et demeurèrent, en ces heures critiques, éloignées des lieux où leur présence était, malgré tout, utile.

Il est assez facile de donner des conseils après qu'un événement s'est produit. Il n'en reste pas moins qu'il était du devoir du gouvernement français de prévoir la situation dans laquelle se trouverait la France à ce point de vue, à la suite d'une attaque sur ses frontières. Des mesures très sévères auraient dû être arrêtées longtemps à l'avance. En premier lieu, les réfugiés venant de Hollande, de Belgique et du Luxembourg auraient dû être arrêtés aux frontières françaises. En second lieu, aucune personne de nationalité française n'aurait dû être autorisée à quitter la localité dans laquelle elle se trouvait sans une autorisation spéciale. Enfin, il aurait fallu faire comprendre à la population qu'en abandonnant ainsi les villes et les villages, elle favorisait l'œuvre de sabotage et de désorganisation entreprise par l'ennemi et grâce à laquelle il obtint si rapidement la victoire. On avait dit au peuple de se méfier des parachutistes. On aurait dû, par la même occasion, lui demander de ne pas bouger d'un pouce, de construire des barricades de façon à arrêter l'avance allemande et, surtout, d'inonder de morceaux de vitres brisées les routes par lesquelles les motocyclistes et les camions allemands devaient passer.

Faire cela aurait, évidemment, demandé beaucoup de courage aux citoyens français. Mais j'imagine que si les autorités locales avaient été là pour les encourager, les populations des villes et des villages auraient pu aisément se dresser devant l'ennemi. Partout où j'ai été à l'arrière, le moral des Français était excellent. On les aurait préparés à défendre leurs maisons, leurs champs, leurs églises qu'ils auraient réalisé de véritables miracles. Sortis de leurs villages, lancés dans la grande aventure de l'exode, dans l'impossibilité de manger ou de se reposer, ils devinrent la proie de la panique. On arguera que de malheureux civils n'auraient pas pu faire beaucoup contre des troupes motorisées. C'est vrai. Il aurait été, cependant, infiniment plus sage de la part des populations de demeurer chez elles, chacun dans sa maison. Hommes, femmes et enfants auraient été beaucoup plus en sécurité chez eux que sur les routes, exposées au feu ennemi. Les troupes allemandes n'avaient pas, en effet, le temps nécessaire pour s'arrêter dans chaque village français et chercher, à l'intérieur des maisons, des victimes...

Les civils, en tout cas, auraient pu rendre de grands services en contribuant à arrêter et à paralyser l'action des motocyclistes allemands lancés, à une vitesse vertigineuse, à l'assaut des points stratégiques ou de certaines communications importantes qu'il s'agissait de couper. Ils s'avançaient à travers les régions désertées par les populations françaises, parfois un ou deux jours avant le gros de leurs troupes. Ces deux faits montrent éloquemment leur façon de procéder.

Un jour, des soldats français installés à l'entrée d'une forêt virent venir à eux un motocycliste qui dévalait la route à une vitesse d'environ soixante milles à l'heure. Arrivé à leur hauteur, il ralentit, puis s'arrêta et, du milieu de la route où il se trouvait, demanda quel était le plus court chemin pour Saint-Adresse, petite ville située à l'intérieur du territoire. L'homme avait un air typiquement allemand. Aussi les soldats français s'empressèrent-ils de l'arrêter. L'ayant fouillé, ils le trouvèrent porteur d'instructions en vertu desquelles il devait se trouver à Saint-Adresse à un jour et à une heure déterminés. Quand il se vit prisonnier, le motocycliste explosa de colère et se montra indigné que des soldats français eussent osé l'arrêter et l'empêcher d'exécuter les ordres de son Führer !

Un autre Allemand, un policeman celui-là, arriva un jour sur le coup de midi, en motocyclette, à Rethel, qui se trouvait encore entre les mains des Français. Il portait aux mains des gants blancs et avait sur lui un bâton également blanc. Arrêté et fouillé, on trouva sur lui des ordres lui enjoignant de se trouver à Rethel à un jour et à une heure dits afin d'y réglementer la circulation ! Tous les motocyclistes arrêtés étaient détenteurs de guides Michelin et circulaient sur les routes françaises avec la même facilité que s'il s'était agi des routes de leur propre pays ! Leur incroyable audace leur valut le succès dans la plupart des cas, et cela bien qu'un grand nombre d'entre eux eussent été pris...

Immédiatement après le passage des avant-gardes allemandes et avant l'arrivée de l'infanterie, les autorités locales des villes et des villages auraient pu, avec l'aide des populations, accomplir vis-à-vis de l'ennemi la même œuvre de sabotage que celle entreprise par lui. Les risques que les populations auraient couru en ce faisant auraient été les mêmes, sinon moindres, que ceux auxquels les habitants des villes et des villages s'étaient exposés dans leur fuite...

Reynaud conclut son discours sur la « France en danger » en déclarant que des pays comme la France et l'Angleterre ne pouvaient être battus. « La France, dit-il, ne peut mourir. Si l'on venait à me dire que seul un miracle peut sauver la France, je répondrais que je crois aux miracles parce que je crois en la France. »

La France aurait pu être sauvée sans miracle. Elle aurait pu être sauvée, même à la date du 20 mai, si le gouvernement avait fait preuve d'énergie et s'il avait pris les mesures que nécessitait la situation. Malheureusement, en dépit des paroles de fermeté prononcées par Reynaud, toutes les personnes qui, en France, avaient des intérêts employèrent leur influence à renforcer le « parti de la paix », à saper l'autorité du Premier Ministre et à convaincre le gouvernement de demander un armistice, et cela dans le but de sauver tout ce qui pouvait l'être, en matière de comptes en banques, d'usines, de propriétés.

Les facteurs ayant entraîné la capitulation sont nombreux. L'un des plus importants est la désorganisation provoquée par l'afflux des réfugiés sur les routes. La première proclamation déclarant que les réfugiés ne devaient pas bloquer les routes et devaient, au besoin, en être empêchés par les autorités militaires ne fut lancée qu'à la date du 16 juin, c'est-à-dire quelques jours à peine avant la signature de l'armistice et un mois plein après que les Allemands eussent brisé la ligne de la Meuse. Il était alors trop tard. Les réfugiés avaient déjà paralysé l'action de l'armée. Ils avaient consommé toutes les réserves en vivres et en pétrole qu'ils avaient trouvées le long de leur chemin. Arrêtés par l'Atlantique, ils s'étaient groupés, à Bordeaux, autour du gouvernement auquel ils offraient, chaque jour, leur lamentable spectacle. On raconte qu'un diplomate étranger ayant été trouver le maréchal Pétain pour lui demander de continuer la lutte, s'il le fallait en Afrique du Nord, il le trouva hanté par une idée fixe : les réfugiés. « Nous ne pouvons rien faire, déclara-t-il. Ces milliers de gens n'ont pas d'endroit où aller... »

Les événements se précipitaient. Le 14 mai, le commandant en chef de l'armée hollandaise ordonna à ses troupes de déposer les armes. Le combat cessa, excepté en certains points où il se poursuivit pendant quelques jours. Les troupes motorisées allemandes avancèrent avec rapidité à travers la partie belge de la Meuse et le canal Albert, pénétrant en territoire français dans la région de Sedan le 15 mai et creusant une poche dans les lignes de défense françaises. Le 16 mai, les troupes motorisées allemandes traversèrent la Meuse. Le 17 mai, les Allemands entraient à Bruxelles. Le corps expéditionnaire britannique ainsi que la 9e armée française et les forces belges commencèrent leur retraite stratégique. Le général Gamelin avait lancé son fameux ordre du jour « Conquérir ou mourir », mais la poussée allemande entre la Sambre et Sedan devenait de jour en jour plus puissante. Une semaine après la percée allemande à travers la Meuse, le pays était mis au courant de l'étendue du désastre.

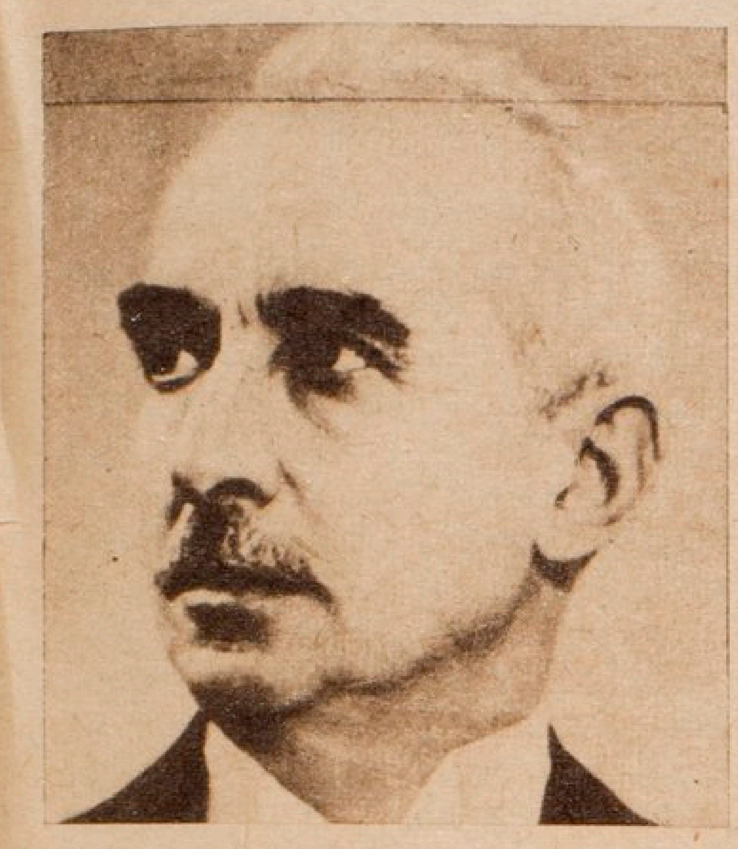
(à suivre)



L'EVACUATION DE DUNKERQUE par les troupes anglaises et françaises. Cette saisissante reconstitution permet de se faire une idée de ce que fut cette opération, dont l'histoire n'a pas encore connu de pareille. Des embarcations de tous calibres furent utilisées.

Après la signature de l'accord turco-bulgare

LES CHEFS DE LA TURQUIE



ISMET INEUNU, président de la République turque. Travaille quatorze heures par jour. Fut, pendant près de quinze ans, Premier Ministre de Mustapha Kemal.



REFIK SAYDAM, président du Conseil turc. Est âgé de cinquante-neuf ans. C'est un homme d'Etat paisible et réservé, doué de grandes qualités administratives.



SUKRU SARADJOGLOU, ministre des Affaires Etrangères du gouvernement turc. Est âgé de cinquante-trois ans. C'est un ardent défenseur de l'alliance avec l'Angleterre.

La résistance soutenue qu'Ankara oppose aux menaces et aux cajoleries d'Hitler et de son principal agent dans les Balkans, Herr von Papen, ne surprend personne qui connaisse les chefs de la Turquie moderne.

Le travail important commencé par le Ghazi Mustapha Kemal, le « loup gris », et dirigé par sa main ferme jusqu'à sa mort en novembre 1938, a été admirablement maintenu par son successeur, le général Ismet Ineunu. Cet homme vigoureux et déterminé (âgé maintenant de 56 ans) était destiné, il y a vingt ans, à jouer un rôle décisif dans la vie du pays. A cette époque-là il s'appelait Ismet Pacha — Ineunu est un village aux environs duquel il remporta une victoire inattendue et importante sur les Grecs en 1921. Le Ghazi lui conféra ce nom comme un titre à l'époque du changement général des noms du peuple turc. Ismet Ineunu, adhérent convaincu à la doctrine de Kemal, « au commencement était le sabre », devint soldat par inclination.

Après sa victoire sur le champ de bataille, il en gagna de non moins importantes par les méthodes diplomatiques. En 1922-23, ce svelte petit général, un peu sourd et plutôt timide, parut en habit de cérémonie à la Conférence de Lausanne pour obtenir un nouveau traité de paix pour son pays. Lorsqu'il entra avec sa délégation dans le hall de la Conférence pour la réunion d'ouverture, il remarqua que des fauteuils avaient été placés pour les représentants des grandes puissances, et des chaises ordinaires pour les Turcs. Cela symbolisait l'esprit dans lequel se réunissait la Conférence. Ismet Pacha demanda les raisons de ces arrangements et un fonctionnaire embarrassé se mit en devoir d'expliquer qu'on n'avait pas eu le temps de trouver assez de fauteuils. « Très bien, dit Ismet, nous reviendrons quand on les aura trouvés. »

Ce fut dans cet esprit que le général poursuivit ces longues et difficiles négociations. Son principal antagoniste était lord Curzon. Ismet Pacha luttait pour l'entière indépendance économique et militaire du nouvel Etat, et finit par triompher. Les accords de Lausanne abrogeaient le traité de Sèvres, qui exposait la défaite de la Turquie dans la Grande Guerre.

Pendant quatorze ans Ismet Ineunu fut Premier Ministre de Kemal, et en politique comme en campagne il se montra travailleur acharné. On le vit souvent à son bureau pendant quatorze heures de suite. C'était le plus intime ami du « loup gris », quoique aussi le seul homme qui osât s'opposer aux vues de son maître. En 1937, dix-huit mois avant la mort de Kemal, les deux hommes différaient entièrement sur la question de la politique étrangère, et Ineunu refusa de se soumettre. Kemal se sépara de son Premier Ministre qui abandonna la politique. Mais la séparation n'indiquait pas que Kemal avait perdu confiance en son Premier Ministre — qu'il considérait comme son successeur — ni que ce dernier lui retirait sa fidélité. C'est pourquoi la Grande Assemblée vota unanimement la présidence à Ismet Ineunu, et le parti du peuple républicain, le parti uni de la République turque, lui conféra les pouvoirs à vie.

Ineunu prenait la succession d'une lourde tâche. Kemal avait été l'idole de la nation et son souvenir devait forcément se mettre en travers du chemin de son successeur. D'ailleurs, l'extraordinaire autorité du Ghazi avait été due à sa personnalité. Néanmoins, Ineunu, en prenant ses fonctions, ne dissimula pas le fait que lui aussi était résolu à soutenir la clause de la Constitution par laquelle le Président devient le chef de l'Etat et non pas seulement le représentant. Dans toutes les affaires essentielles, Ineunu poursuit la même politique que son prédécesseur.

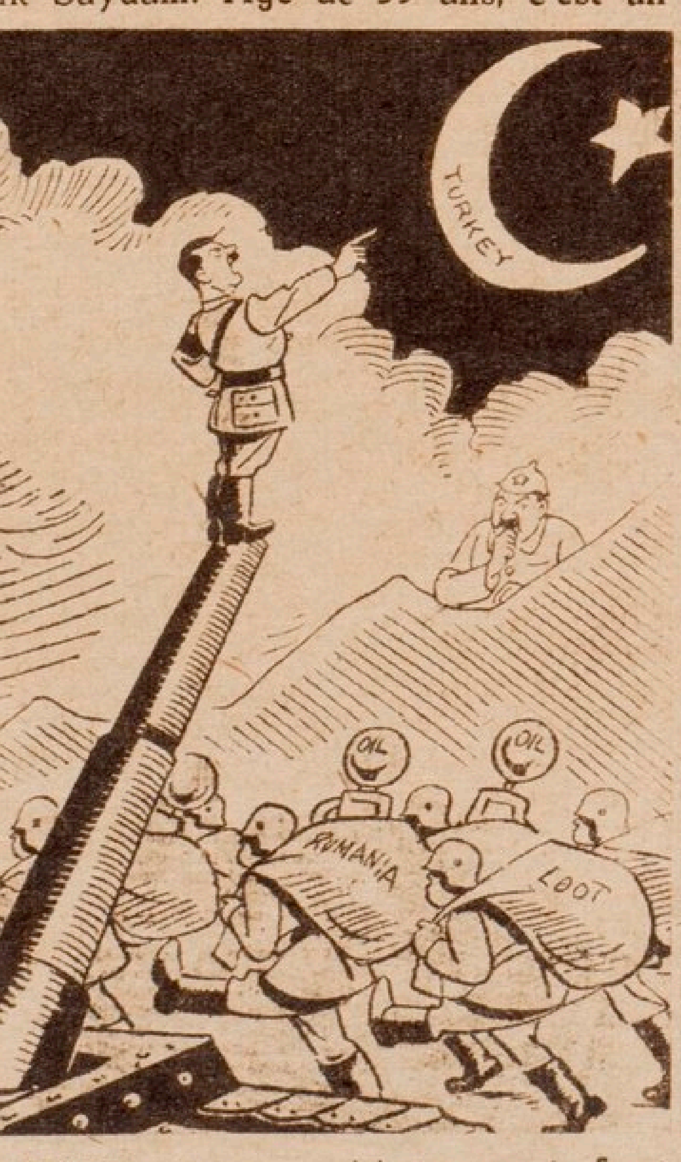
Avec un zèle passionné il se conforme en tous points au programme de Kemal qui encourageait la nation à reprendre confiance en elle-même et à consolider cette confiance par des réformes intérieures et par une vigoureuse politique étrangère. Dans certaines matières, cependant, comme nous l'avons déjà dit, les vues du Président s'écartent de celles du grand Kemal. Le « Daily Telegraph » écrivait : « Deux hommes plus dissemblables de caractère et de tempérament ne peuvent être imaginés — Ataturk avec son amour du détail, sa concentration sur les choses essentielles, son caractère impulsif, sa confiance sublime dans son inspiration ; Ismet, aussi soigneux du détail, persévérant, modéré, prudent, tolérant. » Leurs différences s'étendent jusqu'à la religion. Kemal était fermement laïque ; par contre, Ismet est un Mahométan dévôt.

Une de ses innovations politiques est la création dans le parti du peuple dirigeant d'un groupe d'opposition au Parlement, lequel exerce un certain contrôle sur le gouvernement par la critique. En cela, Ineunu voit les premiers signes d'un mouvement vers la démocratie.

En politique étrangère, le Président, après une courte période de neutralité à la suite de Munich et un certain rapprochement avec Berlin, revint au chemin de la sécurité collective et de l'amitié avec les Alliés.

* * *

Le Premier Ministre, qui a la confiance d'Ismet Ineunu, est le Dr Refik Saydam. Agé de 59 ans, c'est un homme d'Etat paisible et réservé, doué de grands talents administratifs. Célibataire et savant, heureux avec ses bouquins, Saydam a de grands yeux sages, et les rides profondes autour de sa petite bouche mettent un air tant soit peu ironique sur son visage rasé. Avant de se lancer dans la politique, il était médecin militaire, et l'expérience qu'il acquit pendant la guerre comme inspecteur médical de l'armée de l'Orient lui servit plus tard comme ministre de la Santé Publique. Dans cette capacité il introduisit d'importantes réformes au point de vue hygiène et assainissement.



HITLER, à ses soldats qui font main basse sur les richesses balkaniques : « Enlevez-moi ce croissant, il gêne mon horizon. » Cette caricature du « New York Times » montre avec humour que la Turquie est la sentinelle des Balkans.

En 1919, avant son accession au gouvernement, Saydam accompagna Kemal dans son fameux tour en Anatolie qui lui inspira la reconstruction intérieure et extérieure de la Turquie.

Les qualités prédominantes de Saydam sont l'amabilité, la finesse de sentiments et l'assiduité au travail. Il soutient ardemment l'alliance avec la Grande-Bretagne. Le 12 avril 1939, il présenta le pacte de sécurité avec la Grande-Bretagne à la Grande Assemblée dans un discours remarquable, décrivant l'accord comme une « grande étape politique dans l'histoire de la Turquie ». Il demanda au Parlement d'autoriser la Turquie « à marcher aux côtés de la Grande-Bretagne », dont le projet était « de sauver le monde des conséquences désastreuses de la guerre » et d'empêcher « l'établissement de la dictature sur la Méditerranée ».

* * *

Cette politique étrangère est défendue avec enthousiasme par le ministre des Affaires Etrangères, M. Sukru Saradjoglou. Saradjoglou, qui a maintenant 53 ans, fit sa renommée comme économiste. Il fut autrefois directeur d'un collège commercial. Pendant la Grande Guerre, il étudia l'économie politique à Genève. Plus tard, Kemal l'envoya en Amérique pour étudier les possibilités d'industrialisation de la Turquie. Ses propositions claires et prévoyantes formèrent la base du plan de cinq ans de 1933, qui donnait une part si importante aux capitaux et aux firmes britanniques.

Saradjoglou n'a pas une tâche facile. Il pourrait livrer plus d'un secret des méthodes, quelques-unes légales, encore plus d'autres illicites, par lesquelles Herr von Papen et de nombreux nazis, émissaires en Turquie, essayèrent de faire pression sur lui et sur son pays. Cependant, le Premier Ministre parle peu de ces choses déplaisantes. Il réagit par les actes. Chaque mouvement sournois et dangereux de ces diplomates nazis est paré avec un calme sang-froid, un jugement pénétrant et de vigoureuses mesures de défense. Plus d'une fois, Papen a confié à ses amis que de toutes les missions délicates dont il est honoré depuis 1932, aucune n'a été si épineuse que son ambassade à Ankara. Dans la personne de Saradjoglou, il a rencontré plus que son égal.

Saradjoglou tient pour une politique étrangère ferme et claire, conçue dans de grandes lignes. Son regard s'étend bien au delà des Balkans et embrasse une vue très étendue de la politique de l'Est et de l'Ouest, se souvenant que la Turquie est un pouvoir européen aussi bien qu'asiatique. En même temps, c'est le désir de Saradjoglou que la République forme un lien entre l'Europe orientale et occidentale, entre la Grande-Bretagne et la Russie.

EUGENE LENNHOFF



SYLVIA SIDNEY, l'exquise vedette de tant de films à succès, vient de retourner à l'écran après une longue absence et nous la verrons bientôt dans « Carnival ». Sylvia Sidney s'était, ces derniers temps, tenue à l'écart du cinéma, menant — dans sa propriété de Beverley Hills — une vie assez retirée. Peine de cœur, disent les uns. Publicité, affirment les autres. Saura-t-on la vérité ?

LETTRE DE HOLLYWOOD

Par un effort tenace, patient, résolu, une personne peut-elle atteindre son but ?

La carrière d'Eleanor Powell nous donne la réponse à cette question.

A quinze ans, on l'appelait « le vilain petit canard » et tout le monde, à Broadway, la connaissait sous ce sobriquet. Toujours vêtue d'un tailleur de confection, simple et décent, avec une de ces figures correctes, propres, nettes, peu maquillées, qui découragent un peu les admirateurs de beautés de Hollywood, elle avait assuré sa situation comme danseuse par la seule virtuosité de ses petits pieds magiques. Ses débuts avaient été durs. Elle était si timide qu'elle se sauvait quand on lui parlait. Mais elle rêvait, elle aussi, de faire du cinéma...

— Hélas ! confiait-elle récemment, mes premières photos furent terribles. Je passai une nuit à pleurer. Hollywood restait à quatre mille kilomètres...

Comme on ne la trouvait pas assez intéressante pour faire du cinéma et qu'on lui reprochait certaines imperfections physiques, elle décida de se transformer entièrement et elle commença, de la tête aux pieds, son travail d'amélioration.

Elle alla chez un coiffeur de la Fifth Avenue, qui changea sa raie de place et ordonna de laisser pousser ses cheveux jusqu'aux épaules. Elle apprit à se laver la figure. Cela vous semble très facile, mais cela exige certains soins : démaquillage complet, lavage à l'eau tiède, frotter tout le visage avec un

PETITES NOUVELLES

Frank Morgan, Billie Burke, Bonita Granville, Marjorie Main et Donald Meek seront les interprètes de « Wild Man of Borneo », bientôt mis en production et dont la mise en scène sera confiée à Robert Sinclair.

* * *

Greer Garson qui vient de terminer « Pride and Prejudice » sera la vedette d'un nouveau film tiré du roman « Mrs. Miniver » et qui connaît en ce moment en Amérique un tirage aussi astronomique que celui de « Gone with the Wind ». Ce rôle convoité par les plus grandes vedettes d'Hollywood a été donné à Greer après une répétition de dix minutes seulement.

* * *

James Stewart serait, dit-on, fiancé avec la jeune et jolie Marta Winninger, hier figurante et qui, d'ici quelques mois, sera une star grâce à Robert Z. Leonard, le metteur en scène qui l'a découverte. James a eu le coup de foudre rien qu'en voyant la jeune fille... Mais, au fait, que devient dans tout cela Olivia de Havilland, la « sweetheart officielle » de Jimmy ?

* * *

Norma Shearer a enfin réalisé un de ses rêves les plus chers : elle tournera avec son mari George Raft dans « The world we make ». La M.G.M. qui s'était quelque peu fait tirer l'oreille pour donner son assentiment à la formation de ce nouveau « team » se déclare aujourd'hui très satisfaite de sa trouvaille. Verrons-nous désormais régulièrement un couple Shearer-Raft ? Pourquoi pas ?

* * *

Mickey Rooney est content, car son père a tenu un rôle important dans un des récents films de Clark Gable intitulé « Boom Town ». On reverra le père du jeune artiste — au fait, vous ai-je dit qu'il s'appelle Joe Yule ? — dans « Third finger, left hand », le dernier succès du couple Myrna Loy-Melvyn Douglas.

* * *

Eleanor Powell, qui a passé trois mois à New-York où elle a dansé sur une scène à Broadway, est revenue à Hollywood où elle étudie sérieusement les nouveaux pas du film qu'elle tournera prochainement et qui sera intitulé « Broadway Melody 1941 ».

* * *

Ann Sothern qui avait divorcé de Roger Pryor est vue, depuis quelque temps — et très régulièrement — en compagnie de son ex-mari. Les mauvaises langues prétendent qu'il y a un remariage dans l'air.

* * *

Peter Lorre — qui l'aurait cru ? — lance des modes à Hollywood. C'est à lui que l'on doit la vogue de plus en plus grandissante en Amérique des cravates de cuir. L'acteur prétend que celles-ci sont beaucoup plus pratiques que les cravates ordinaires puisqu'elles ont l'avantage de ne jamais se chiffonner et qu'il ne faut qu'un peu de benzine pour les nettoyer lorsqu'elles sont sales.

* * *

Betty Grable — l'ex-Mrs. Jackie Coogan — est devenue l'amie du jeune Vanderbilt qui ne jure que par elle et essaye de la voir le plus souvent possible. Interrogée, la jeune femme a assuré qu'il n'y avait qu'une simple camaraderie entre elle et le célèbre millionnaire. Mais peut-on croire pareille déclaration ?



LORETTA YOUNG, que nous avons vue récemment dans « He stayed for breakfast », et qui vient de tourner coup sur coup une série de nouveaux films, a décidé de prendre des vacances. La voici, sur la plage de Santa-Monica, se chauffant au beau soleil de Californie où les beaux jours sont revenus...

LORSQUE LA CHRYSALIDE DEVIENT PAPILLON

(De notre correspondant particulier)

morceau de glace enveloppée de gaze, sécher, employer une lotion adoucissante, etc...

Lorsque, après quelques mois de soins constants, elle fut enfin satisfaite de son visage et de ses cheveux, elle s'occupa de ses dents. Convenables à la ville, elles étaient catastrophiques à l'écran. La caméra, plus méchante que la meilleure des amies, ne rate pas un léger défaut.

— Le dentiste, dit Eleanor, m'a mise au régime de trois lavages successifs : eau ordinaire, eau salée, puis dentifrice matin et soir ; il me redressa les dents, plaça des couronnes de porcelaine. J'ai, maintenant, 32 dents qui font l'effet de 46...

Comme elle avait de beaux cils, une spécialiste lui apprit à les brosser deux fois par jour avec un oxyde activant la pousse. Elle eut, très rapidement, des cils merveilleusement longs et recourbés.

Lorsqu'elle parle de ces moments difficiles, la star soupire :

— Il y eut autour de moi, pour me préparer, autant de gens que de « lads » autour d'un cheval de course. Tout le monde a été gentil, tout le monde m'a aidée.

Là-dessus, culture physique, leçons de chant, de diction et d'assouplissement.

Lorsqu'elle reparut devant la caméra, tout le monde la trouva charmante et elle fut engagée pour tourner « Broadway Melody 1936 ».

Mais restaient ses jambes, détail important pour une danseuse. Jusqu'à quinze ans elle n'avait jamais abordé les claquettes, le tap, dont elle est la plus grande virtuose aujourd'hui. Le ballet vous fait des jambes en forme d'obélisque, le classique tasse les muscles courts, le tap affine les muscles longs.

A vingt et un ans, elle eut trop de muscles. Elle les perdit en s'asseyant au sol, talons sur le plancher, et en élevant puis abaissant les genoux.

Mais Eleanor voyait encore que ses hanches étaient un peu larges pour son buste, et elle porta de grands cols de dentelle ou d'organdi pour étoffer ses frêles épaules.

La danse furieuse à laquelle elle se livrait secouant sa chevelure, on créa pour elle un filet invisible à larges mailles, à travers lesquelles un coiffeur noue ses cheveux, section par section, et qu'il ondule sur le dessus. Après les élans, les tournoiements, une charmante écume de vagues frissonne à peine. Le filet a retenu tout le reste.

Quand elle se jugea parfaite, de la tête aux pieds, Eleanor se coucha et but du lait.

Car si vous croyez que tout cela est facile, vous vous trompez. Si vous croyez que c'est agréable, grosse erreur. Le travail de danseuse fait maigrir. C'est pour cela que, lorsqu'elle n'est pas aux studios, Eleanor suit un régime engraissant à base de crèmes et de laitages, qui remplit les creux et lui permet de conserver son équilibre physique.

Pendant qu'elle tournait « Broadway Melody 1936 », la jeune star s'évanouit un jour devant la caméra. Lorsque le médecin vint l'ausculter et qu'il ordonna de la coucher, son habilleuse s'aperçut qu'elle avait la peau des pieds entièrement écorchée et que la chair était à vif... Elle avait dansé, malgré ses pieds ensanglantés, trois heures durant, sans se plaindre et sans perdre son étincelant sourire...

N'appelez-vous pas cela une forme d'héroïsme ?

C'est, d'ailleurs, grâce à son courage et à sa volonté qu'Eleanor Powell a réussi.

On réussit toujours dans la vie quand on se fixe un but, quand on s'y attache avec la ténacité d'un cœur courageux.

Ainsi une jeune femme que la nature n'avait pas douée est maintenant applaudie par des millions de spectateurs, elle gagne des fortunes et pourra choisir celui que son cœur aimera...

Son secret tient en deux mots : courage et patience, les deux maîtres-mots qui firent de Cendrillon, toute grise, une princesse vêtue d'or...

ADRIAN ISBELLS

ECHOS DE HOLLYWOOD

Aussitôt terminées les prises de vues de «The Philadelphia Story » qu'elle vient de tourner, Katharine Hepburn dut retourner à New-York où l'appelait la préparation d'une grande tournée. Elle ne put donc assister à la « preview » de son film et demanda à son metteur en scène, George Cukor, qu'il lui téléphone après la « vision » du film.

Cukor argua qu'il serait alors quelque chose comme quatre heures du matin à New-York.

— Cela ne fait rien, répondit Katharine, j'attendrai...

Elle demanda également à Laurence Olivier et à Vivien Leigh d'assister à cette projection privée et de lui téléphoner leurs impressions.

George Cukor, Laurence Olivier et Vivien Leigh s'exécutèrent de bonne grâce et, dès qu'ils eurent quitté la salle de projection, téléphonèrent à Katty. Ils se firent brancher simultanément, c'est-à-dire qu'ils tinrent une véritable conférence, une sorte de conseil. La conversation dura une heure et chacun donna librement son avis sur le film, la mise en scène et l'interprétation.

Après quoi, Katharine s'estima satisfaite et déclara qu'il était temps de dormir. L'horloge marquait une heure du matin à Hollywood, mais il était cinq heures à New-York et la pauvre Katty méritait bien quelques heures de repos après une telle soirée.

Katty prépare actuellement une grande tournée à travers les Etats-Unis avec « Philadelphia Story » au répertoire.

* * *

Robert Z. Leonard vient de célébrer son dix-huitième anniversaire en tant que metteur en scène attaché à la M.G.M. Il est, avec Louis B. Mayer, le plus ancien membre de cette firme.

Fred Lane, son second, qui l'a toujours suivi partout, est, lui aussi, à l'honneur puisqu'il est depuis dix-huit ans à Hollywood et qu'il n'a jamais quitté son patron, même pour un mois.

On avait organisé un grand banquet sur un des grands plateaux des studios et tout le personnel de la M.G.M. était là pour féliciter Robert Z. Leonard et son fidèle assistant.

Après avoir porté de nombreux toasts et bu un nombre incalculable de coupes de champagne, le grand metteur en scène fut embrassé par toutes les stars présentes : c'est-à-dire Joan Crawford, Norma Shearer, Hedy Lamarr, Myrna Loy, Lana Turner, Greer Garson, Laraine Day, Vivien Leigh et beaucoup d'autres encore. Même la grande, la froide Garbo avait daigné apparaître sur le plateau et elle s'en fut, elle aussi, et très spontanément, embrasser son grand ami au milieu des applaudissements de l'assistance.

Spencer Tracy, qui avait assisté à toute cette scène, murmura assez haut pour que toutes les jolies femmes l'entendent :

— Je fêterai bientôt mon dixième anniversaire en tant qu'acteur, mais serai-je assez heureux pour être, à mon tour, embrassé par toutes ces beautés ?

Mrs Tracy qui se trouvait près de lui répondit :

— Merci de m'avertir. De cette manière je te préparerai un gentil anniversaire à la maison, loin de toutes ces tentatrices. N'oublie pas trop que tu es marié.

Les « tentatrices » ainsi prises à partie éclatèrent de rire et, pour démontrer à Mrs Tracy qu'elles n'avaient pas trop peur d'elle, elles vinrent à tour de rôle embrasser Spencer tandis que Robert Z. Leonard criait :

— Ce n'est pas gentil de faire cela ! Comment ! c'est mon anniversaire et vous osez embrasser un autre ? Je me vengerai en vous dirigeant mal dans vos prochains films... il est temps que je vous enseigne les bonnes manières...

* * *

Ruth Hussey, célèbre dans le monde cinématographique pour la présentation des « Woman's page » dans les actualités, vient de signer un contrat avec une importante firme de Hollywood. Abandonnant les commentaires, elle sera une vedette et tiendra un rôle important dans « Comrade X ».

Durant ses loisirs, Ruth Hussey écrit un livre dont le titre est « I see stars » où elle fait part de ses impressions en vivant près de telle ou telle autre vedette cinématographique.

— Je n'ai pas fait que des compliments dans ce livre, confiait Ruth à des amis, j'ai même parfois écrit des choses que j'aurais mieux fait de garder pour moi. Mais je trouve qu'il fallait que quelqu'un dise au monde de quoi se compose exactement la société de Hollywood. Je sais que ce livre m'attirera beaucoup d'ennuis et que certaines stars ne me salueront plus. Mais tant pis, je n'ai pas peur de cela, j'aurai au moins dit tout ce que j'avais sur le cœur depuis des années que je vis ici.





ON PEUT MAIGRIR sans, pour cela, se priver de manger et s'astreindre à un régime alimentaire épuisant. Les stars de Hollywood le savent mieux que personne, et c'est pourquoi un grand nombre d'entre elles demandent à la gymnastique de les maintenir « en forme ».

ECONOMIE ET FINANCES

LA CIRCULATION FIDUCIAIRE ET LE COUT DE LA VIE

Nos remarques de la semaine dernière au sujet de la circulation fiduciaire et de son rapport avec le coût de la vie ont donné lieu à de nombreuses discussions.

L'« Egyptian Gazette » a attiré l'attention d'Abdel Hamid Badaoui pacha sur la question. Dans sa réponse, le ministre des Finances dit qu'il s'agit d'un phénomène normal qui se réalise durant les périodes troubles, dans la plupart des pays.

« En Egypte, il est dû surtout à la vente du coton et aux dépenses des forces britanniques. Mais cela n'a pas entraîné, a ajouté le ministre, une hausse injustifiée des prix, ce qui aurait été certainement le cas s'il y avait eu inflation.

« Les prix ont haussé dans le monde entier, a poursuivi Badaoui pacha, et ceux des produits égyptiens n'ont suivi ce mouvement que dans une mesure raisonnable.

« Un phénomène similaire, mais sur une échelle beaucoup plus vaste, survint en 1918 lorsque la circulation fiduciaire atteignit le chiffre, énorme pour l'Egypte, de 67 millions de livres. Par la suite, ce chiffre revint à la normale de 20 à 25 millions. »

Il est certain qu'il n'y a pas d'inflation en Egypte. Comme nous le disions la semaine dernière, l'inflation a pour base la circulation de grandes quantités de papier-monnaie non garanti. Or, dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'argent venu d'Angleterre et des Dominions britanniques en paiement de produits, c'est-à-dire de richesses, acquis en Egypte. Et tant que la livre égyptienne sera rattachée au sterling, elle suivra le sort de celui-ci, quelle que soit la quantité de livres égyptiennes en circulation.

Néanmoins, il est évident que dans le commerce en général l'abondance d'argent a créé une hausse sensible dans le coût de la vie. Si le coton n'a pas suivi le mouvement, c'est que son prix a été fixé d'accord avec la Grande-Bretagne. D'ailleurs, pour une raison ou une autre, à l'exception de l'Angleterre, tous les marchés lui sont fermés. Il en est de même pour certains autres produits essentiellement d'exportation, comme les oignons, par exemple.

Dans ces conditions, l'argument que les prix des produits égyptiens n'ont pas haussé d'une façon injustifiée ne saurait s'appliquer aux principales récoltes de l'Egypte, régies, comme elles le sont, par les contingences d'ordre international.

Cependant, pour tous les autres produits de consommation courante, la hausse atteint des proportions considérables et elle est due, sans aucun doute, en grande partie à l'abondance de fonds qui circulent sur le marché.

Ainsi les terres agricoles valent de 25 à 50 % plus cher qu'avant-guerre, et ceci malgré l'incertitude qui règne au sujet de la vente de la prochaine récolte cotonnière et des autres produits de la terre.

Si les propriétés bâties n'ont pas suivi le même mouvement, c'est seulement par crainte des bombardements aériens.

L'Egyptien n'a pas encore appris à placer ses fonds en bonnes valeurs mobilières — et il n'en manque pas en Egypte. Les titres ne l'intéressent pas. Pour lui ils ne représentent que du papier. Par contre, il aime avoir des terres, des immeubles, des bijoux. Cela représente pour lui la véritable richesse. Et comme les terres ont haussé de prix et que les immeubles constituent un bien aléatoire par suite des méthodes de guerre dites modernes, l'argent demeure inemployé dans les banques et le marché financier de l'Egypte se meurt lentement, alors que les prix des marchandises haussent à tel point que de nombreux budgets se trouvent en déséquilibre, les salaires n'ayant pas — comme ce fut le cas au cours de l'autre guerre — suivi la même marche ascendante.

Tout ce qui peut être consommé hausse de prix, parce que certaines gens ont beaucoup d'argent et qu'elles ne savent qu'en faire.

On estime que la circulation fiduciaire doit se monter actuellement à environ 40 millions, soit près du double de ce qu'elle était avant-guerre. Et les prix ont haussé dans la même proportion.

Il n'est pas dit, d'ailleurs, qu'on s'arrêtera là.

Les statistiques officielles n'admettent qu'une hausse beaucoup moins forte du coût de la vie. En prenant un coefficient de 100, base d'avant-guerre, cette hausse ne serait que de 140, suivant les derniers chiffres officiels. Mais les statistiques ne prennent en considération que les produits de première nécessité, tant pour la nourriture que pour l'habillement.

Si l'on en venait au coût de la vie courante, on remarquerait que la hausse est beaucoup plus importante.

Nous avons déjà, d'ailleurs, à plus d'une reprise, donné des chiffres. Nous n'y reviendrons plus. Quiconque a besoin d'un complet, d'une paire de chaussures, de chemises constate qu'il doit payer le double des prix d'avant-guerre. Les ménagères se plaignent de la hausse du prix des légumes, des fruits, des articles d'épicerie. Le pétrole, article tarifé, a passé de 10 à 17 piastres le bidon.

Mais que faut-il faire pour remédier à cet état de choses ?

Poser la question, c'est la résoudre à moitié, dit-on.

Or, nous estimons que pour éviter une hausse plus importante, il faudrait une absorption d'une façon ou d'une autre de l'argent inemployé. Les banques qui, actuellement, se refusent à faire des avances doivent, poussées par le gouvernement, se montrer plus libérales. Il faudrait intéresser les gros capitalistes égyptiens aux valeurs mobilières, les impôts peuvent être majorés dans certains cas, mais ils ne doivent toucher, comme c'est le cas en Angleterre, que le surplus d'argent. Ainsi la taxe sur les profits exceptionnels serait excellente si elle ne s'embarrassait pas de la clause rétroactive. Enfin, la création d'une banque centrale destinée à assurer au pays une politique monétaire stable serait d'une incontestable utilité. Il faudrait aussi, dans la mesure du possible, majorer les salaires de façon à assurer que la plus grande circulation monétaire touche l'ensemble du pays et ne se limite pas aux grandes villes.

C'est ainsi que l'on évitera les répercussions économiques de l'état de choses actuel et que l'on tirera le maximum de profit de la période extraordinaire dans laquelle nous vivons.

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

Le coton « chetwi »

Le Parlement a approuvé le projet de loi prohibant la culture du coton après les récoltes d'hiver. Cette mesure a pour but de réduire la production cotonnière et surtout d'éviter les attaques du ver qui sont plus intenses lorsqu'il s'agit de ce coton.

Le ministre de l'Agriculture, dans une déclaration faite à la Chambre des députés, a estimé que la diminution de la récolte serait de plus d'un demi-million de cantars.

On sait que la Grande-Bretagne a acheté la récolte actuelle, mais qu'une bonne partie du coton acquis demeure dans le pays, parce que, pour le moment, il n'est pas nécessaire à l'industrie anglaise. D'ailleurs, l'Angleterre n'a jamais consommé plus de 40 % de la récolte égyptienne normale.

Il est vrai que le gouvernement égyptien a conseillé aux cultivateurs de ne planter que le minimum possible de coton et de s'adonner à la production de céréales, de lin, de légumes et de fruits dont l'écoulement est très facile et dont les prix sont élevés. Mais le cultivateur habitué à ne planter que du coton estimera sans doute que la mesure doit s'appliquer à son voisin...

Voilà pourquoi, à notre avis, si l'on veut obtenir les résultats escomptés, il faudrait une loi limitant pour la saison prochaine l'acréage cotonnier et augmentant dans certaines régions appropriées l'acréage forcé du lin et du blé, deux produits d'un écoulement facile.

C'est le seul moyen d'obtenir des résultats pratiques.

Moins de faillites

Dans le temps, les faillites constituaient la grande menace qui pesait sur le commerce égyptien.

Le négociant qui vendait ses marchandises à crédit n'avait que deux craintes : ne pas être payé et voir son acheteur se déclarer en faillite.

La renommée du commerce égyptien en Europe et en Amérique était lamentable. Et la plupart des fabricants, surtout au cours des années qui précédèrent la guerre, instruits par l'expérience, refusaient tout crédit.

Les hommes d'affaires honnêtes payaient pour les mauvais.

A plusieurs reprises on s'éleva contre les lois considérées trop indulgentes qui gouvernaient les faillites devenues une véritable industrie. Car un failli, en général, s'enrichissait aux dépens de ses créanciers.

Aujourd'hui la situation a changé. Il est vrai que, par suite de la guerre et de la diminution des stocks de marchandise, on ne traite plus qu'au comptant. Néanmoins, il est certain que le commerçant en ce moment fait plus facilement face à ses engagements et il est à souhaiter que cet état de choses se prolonge une fois la paix revenue et les conditions normales rétablies.

Voici les statistiques des faillites pour le mois de janvier écoulé :

	Janvier 1940	Janvier 1941
Tribunal du Caire	9	5
,, d'Alexandrie	1	0
,, de Mansourah	0	1

Les faillites durant le mois de janvier 1941 se subdivisent comme suit par genre de commerce : produits agricoles 1, habillements 2, denrées alimentaires 1, denrées coloniales et drogues 1, autres 1.

La laine

Par suite des difficultés que l'on rencontre pour importer de l'étranger de la laine, il est intéressant de noter que la production lainière a augmenté ces dernières années dans de notables proportions. Jusqu'à la guerre l'Egypte exportait la moitié de sa production, le reste servant à confectionner des tapis et aux petites industries qui existaient dans le pays.

Aujourd'hui, l'industrie de la laine s'est développée sensiblement et l'on fabrique en Egypte des étoffes rivalisant avec celles d'Europe.

C'est pourquoi partout, sur les recommandations du ministère de l'Agriculture, on intensifie l'élevage ovin.

D'ailleurs, le ministère du Commerce a décidé de créer des Bourses de la laine dont l'une serait installée à Damanhour, région productrice voisine des usines de tissage d'Alexandrie, et l'autre au Caire où l'industrie s'est également développée. Plus tard on espère créer d'autres marchés à Zagazig et Assiout.

Le gouvernement va, également, s'occuper de l'importation de moutons à rendement de laine élevé pour tenter d'en faire l'élevage en Egypte.

Tout ceci tendra à rendre l'Egypte moins tributaire de l'étranger pour ce qui a trait à la laine et aux lainages consommés dans le pays.



IL Y A QUELQUES JOURS a été célébré à la cathédrale grecque-catholique du Caire le mariage de M. Raymond Kheir, le négociant cairote bien connu, avec Mlle Yvette Sakkal. Notre photo montre les jeunes époux à l'issue de la cérémonie.

CONCOURS

C'est la septième année que s'octroie le Prix Mouktar pour la Sculpture auquel vient de s'adjoindre le Prix P. A. Fils pour la Peinture dû à la généreuse initiative de S.E. Mohamed Zulficar bey.

Le Prix Mouktar pour la Sculpture est doté de L.E. 35. Il est offert par Madame Hoda Charaoui pacha, et se répartit comme suit :

Premier prix : L.E. 20 ; deuxième prix : L.E. 15.

Le Prix P.A. Fils pour la Peinture est doté d'un prix de L.E. 15 offert par S.E. Mohamed Zulficar bey.

SUJET POUR LA SCULPTURE ET LA PEINTURE : « LA FIANCEE DU NIL »

Pour la Sculpture, ce sujet essentiellement plastique comporte soit un nu, soit un nu voilé, représentant une jeune fille égyptienne qui s'apprête à s'offrir en holocauste au dieu Nil.

Pour la Peinture, il est loisible de brosser une composition où l'imagination et la création artistiques pourront se donner libre cours.

La clôture des inscriptions est fixée au 15 mars 1941.

Les œuvres doivent être présentées avant le 25 avril 1941 à la salle d'exposition qui sera indiquée en son temps.

Les artistes qui désirent participer à ce Concours sont priés de s'inscrire auprès du Secrétaire du Concours Mouktar : M. Gabriel Boctor, 41, rue Malika Farida, Le Caire, Tél. 52947.

N.B. — Aucun droit d'inscription n'est perçu.

LES JOIES DU DEMENAGEMENT

Déménager est une épreuve de calme, d'ordre et de mémoire. Accueillez ainsi cette préface à l'amusant emménagement : elle vous sera moralement profitable et vous verrez que tout se passera sans dommage, sans casse ni perte.

Vous ferez vous-même les rangements des vêtements et de tout ce qui vous paraît précieux, mais n'est pas fragile. Mieux vaut laisser opérer les déménageurs pour ce qui souffrirait d'un mauvais emballage : ils ont l'habitude et ils sont responsables. Réservez-vous pour vérifier la mise en place.

Il y a deux attitudes que vous devez éviter à tout prix : celle de la femme nerveuse, affolée, qui, deux mois avant la date prévue, met tout sens dessus dessous, et celle de la femme qui n'a rien prévu, rien préparé et se trouve submergée par l'accumulation des difficultés.

La femme qui a du sang-froid se reconnaît à ce détail révélateur : elle n'attend pas que le déménagement soit fini pour tout nettoyer. Meubles, linges, objets divers sont déplacés rigoureusement propres. La poussière du transport ne sera que bien peu de chose à enlever par la suite.

LES PREPARATIFS

Un mois avant la date fixée, renseignez-vous sur les prix pratiqués par les entreprises de déménagement, choisissez celle qui vous convient parmi les bons professionnels. Précisez à l'avance le montant des pourboires. Si vous avez de grandes glaces très lourdes, un piano, etc., spécifiez-les, on vous adressera les spécialistes utiles. Si votre future demeure est libre, faites faire déjà les travaux d'électricité, de peinture, etc...

Quinze jours avant, visitez toutes vos malles et armoires et débarrassez-vous de toutes les vieilleries. Notifiez votre changement d'adresse aux compagnies de gaz et d'électricité ainsi qu'à la poste.

Prenez les mesures de tous vos meubles et ayez un plan exact de votre nouvelle maison, pour décider, à l'avance, la place que vous assignerez à chaque meuble. Ce plan vous sera indispensable pour guider les déménageurs dans la distribution de votre mobilier.

Sachez les mesures de chaque nouvelle fenêtre et voyez si vos tentures et rideaux s'adapteront tels quels. Notez ce qui peut être mis en place tout de suite.

Huit jours avant on vous apportera les caisses et les paniers spéciaux pour les tableaux, les livres et tout ce qui est considéré comme objet de luxe. Enlevez les tableaux des murs, nettoyez-les, réunissez-les, ainsi que les accessoires de suspension : cordons, crochets, pattes. Si le travail est délicat et trop considérable (si vous avez beaucoup de livres notamment), on vous enverra à l'avance un emballeur. Battez bien et nettoyer à fond les tapis, tentures et matelas des lits non occupés, puis roulez-les et emballez-les.

Numérotez chaque colis de façon très visible et faites dans votre carnet l'inscription du numéro et du contenu auquel il correspond. Deux façons de procéder à votre choix : le classement par pièce (en emballant ensemble les objets contenus dans chaque pièce) et le classement par catégorie (caisse de livres, de batterie de cuisine, etc.).

Trois jours avant, enlevez les rideaux, donnez-les à nettoyer. Gardez ceux de votre chambre à coucher s'ils vous sont indispensables. Si vous le pouvez, faites faire un nettoyage complet du nouveau logement (parquets cirés, murs impeccables, carreaux lavés).

Assurez-vous qu'en entrant vous pourrez allumer le gaz, donner la lumière, tourner les robinets d'eau courante.

L'avant-veille, mettez à part les objets de première nécessité pour le lendemain et le jour du déménagement :

a) mallette de vêtements de linge de rechange et de nuit, objets de toilette avec un nécessaire spécial si vous avez un bébé en bas âge ;

b) matériel réduit pour assurer les repas de la journée ;

c) draps et couvertures pour les lits ;

d) caissette contenant les outils nécessaires : ciseaux, pinces, marteaux, tenailles.

La veille, faites les malles des vêtements, les derniers paniers de batterie de cuisine et d'objets courants. Mais gardez-vous d'emballer vous-même les objets précieux et fragiles, la verrerie et la vaisselle. Une entreprise de déménagement n'est responsable des objets cassés pendant le transport que si elle emballe et déballe elle-même les objets fragiles.

Rassemblez les clefs, toutes munies d'une étiquette indiquant leur destination ; vos déménageurs peuvent en avoir besoin.

Ajoutez sur votre plan d'ameublement l'indication par pièce des numéros des colis qui devront y être déposés. Vous ferez ainsi placer directement par les déménageurs la caisse de vaisselle près du buffet où elle devra être rangée, celle de livres dans le bureau, et ainsi de suite.

Demandez à des parents ou amis de garder vos enfants pendant la journée du lendemain.

Le jour même : dans l'ancien appartement, la voiture étant chargée, faites le tour des pièces pour vous assurer que rien n'a été oublié. Faites constater par votre portier l'état dans lequel vous laissez les lieux. Remettez-lui les clefs immédiatement.

Dans le nouvel appartement, vérifiez d'après vos listes et le plan que rien ne manque et que tout est à sa place que vous aviez désignée. S'il y a eu erreur, vous pourrez la faire réparer tant que les déménageurs sont là. Sinon vous auriez un mal infini à transporter les objets lourds et volumineux. Demandez au portier les clefs de la chambre de débarras. N'essayez pas de tout défaire à la fois, vous n'aboutiriez qu'au désordre et à l'énervement. Faites seulement les lits, déballez les objets de première nécessité. Reposez-vous ensuite et n'empiétez pas sur la journée du lendemain.

Les jours suivants : tout ayant été classé et combiné avec ordre, vous devez en deux jours avoir rangé et mis en place l'essentiel de votre installation afin de donner sa physionomie à votre nouvelle demeure. N'attendez pas indéfiniment avant de poser les rideaux. Sans eux, l'appartement fait nu et peu accueillant. Gardez pour la fin de votre emménagement la pose des tableaux, des bibelots divers qui, les premiers jours, ne vous manqueront pas.

Soyez tout le temps, avant comme après, joyeuse et souriante et faites mentir le dicton : « Trois déménagements valent un incendie ». D'abord ce n'est pas vrai et puis la joie de s'installer dans une nouvelle demeure doit l'emporter sur toutes les fatigues. N'oubliez pas que vous aurez désormais un nouveau décor, un nouveau « home » et que c'est là une exquise façon de rajeunir votre bonheur.

ANNE-MARIE

LE CARNET D'ANNE-MARIE

LA DOT EST-ELLE NECESSAIRE ?

Si riche que vous soyez, vous n'aurez aucune sécurité si vous ne possédez pas un véritable métier. Beaucoup de personnes qui — il y a 25 ans — étaient riches sont aujourd'hui à peu près pauvres, ou du moins elles ont vu leur fortune tellement diminuer qu'elles ne paraissent, à l'heure actuelle, pas du tout fortunées.

Une jeune fille possédant une dot, si elle a été élevée dans une famille riche est, pour le ménage, beaucoup plus une charge qu'une aide. Elle sera l'occasion de beaucoup de dépenses et n'apportera pas, en réalité, une aide matérielle suffisante pour satisfaire tous ses caprices.

Un ménage avec une jeune fille sans dot, mais ayant une profession (ou simplement sachant diriger économiquement un intérieur), se tirera beaucoup mieux d'affaire qu'avec une jeune fille bien dotée mais ne sachant rien faire.

L'heure bénie est donc arrivée où un homme et une femme peuvent se marier sans que la question d'argent ait une importance capitale pour eux. La dot est plus souvent une charge qu'une aide. Beaucoup de choses valent, aujourd'hui, plus que de l'argent...

L'essentiel pour une jeune fille moderne est donc :

1° d'avoir un métier qui lui permettrait de joindre son salaire à celui de son mari ; 2° de connaître l'art de conduire économiquement un intérieur ; 3° d'avoir suffisamment de noblesse ou de gentillesse pour supporter les coups durs qui ne manqueront pas de se produire.

Une jeune fille sans dot — mais préparée à la vie — est certainement bien plus utile dans un ménage qu'une jeune fille avec dot et qui n'entend que se laisser vivre...

CONSEILS A MES NIECES

Neveu du Bosphore (Istamboul)

Je le regrette beaucoup, mais il m'est impossible d'accéder à votre demande. Je ne m'occupe jamais de ce genre de chose. Pourquoi ne vous abonnez-vous pas à quelque club sportif de votre ville ? Vous pourriez y passer vos loisirs et cela vous distrairait énormément.

Nièce « May »

Je ne connais pas de professeur qui pourrait vous enseigner l'harmonica. Votre écriture n'a rien d'enfantin ni de ridicule et je ne comprends pas pourquoi vos amis se moquent d'elle.

Nièce « Princesse adorée »

Votre conduite est toute tracée : ne voyez plus ce jeune homme. S'il fait passer des considérations familiales avant vous, c'est, tout simplement, parce qu'il ne vous aime pas vraiment. Un homme amoureux aurait franchi tous les obstacles. Quant à vous, je ne vois pas pourquoi vous devez chercher à vous venger de lui. Croyez-vous vraiment que cela vous avancerait à quelque chose ? Suivez mon conseil, évitez-le, ignorez-le, ce sera là une grande punition pour lui. Vos amies se moquent de vous à cause de cette déception ? Ne les voyez pas pendant un certain temps. Si elles sont intelligentes, elles comprendront et viendront vous faire des excuses. Bon courage.

Nièce « Déchue »

Vous exagérez vraiment. Alors, vous pensez sérieusement être déchue parce que vous devez travailler aujourd'hui pour gagner votre vie ? Mais, ma chère amie, des milliers de femmes travaillent et sont fières de le faire. Je ne vois pas pourquoi vous devez vous sentir abaissée par une chose qui n'a, au contraire, rien de déshonorant. La vie est ainsi faite : les gens riches deviennent pauvres et les pauvres s'enrichissent. Acceptez courageusement votre épreuve. Ne murmurez pas. Donnez à vos pauvres parents tellement désemparés le spectacle d'une jeune fille forte et courageuse qui n'est pas effrayée par ses nouvelles responsabilités. Vous devez être leur joie et leur consolation, ne l'oubliez pas. Ils n'ont plus que vous au monde à présent que toute leur fortune est perdue.

Nièce « Marjorie »

Voici l'ensemble que je vous conseille de porter lorsque vous irez jouer au tennis avec votre fiancé : ayez une blouse blanche, assez ample afin qu'elle ne gêne pas vos mouvements, un short, blanc aussi. Portez dessus une jupe de lainage taillée dans un biais très large et une jaquette à revers. Vous pouvez avoir un chapeau sportif ou un foulard noué sur vos cheveux. C'est à vous de décider cela. Si votre fiancé n'aime pas vous voir maquillée, mettez-vous seulement un peu de poudre et un soupçon de rouge aux lèvres. Ce sera amplement suffisant. D'ailleurs, je trouve qu'un maquillage trop prononcé, surtout lorsqu'on fait du sport, est aussi inutile que ridicule.

Nièce « Plaine en fleurs »

Ces rides que l'on appelle « rictus » sont assez courantes. Vous pouvez vous en débarrasser encore, puisqu'elles viennent d'apparaître. Voici comment vous devez procéder : démaquillez-vous bien soigneusement, puis enduisez les endroits à traiter avec une bonne crème grasse et nourrissante. Puis, en commençant près du menton, pincez fortement votre peau entre le pouce et l'index de chaque main. Remontez à mesure. Vous devez faire ces pincements pendant au moins cinq minutes chaque soir.

Nièce « Que vais-je devenir ? »

Evidemment, si vous vous laissez aller ainsi, il n'y a pas grand'chose à faire. Pourquoi ne vous secouez-vous pas ? Je comprends votre chagrin et je ne le discute pas. Mais pourquoi en avez-vous fait le centre de votre vie ? Vous ne vivez que par cela, vous ne pensez qu'à cela. Ne croyez pas que c'est par ces moyens-là que vous trouverez l'oubli. Travaillez, occupez-vous, ne vous concentrez pas sur votre « moi ». Soyez plus altruiste, oubliez-vous. C'est alors seulement que vous trouverez cette paix du cœur qui vous manque aujourd'hui.

TANTE ANNE-MARIE



UN COUPLE UNIQUE LUTTANT POUR LA FORTUNE — L'UN PAR LA VIOLENCE ! — L'AUTRE AVEC SA BEAUTÉ !

WARNER BROS. présente UN FILM QUI FERA SENSATION

CITY FOR CONQUEST

avec JAMES CAGNEY ANN SHERIDAN

AU MEME PROGRAMME : WAR PICTORIAL NEWS arrivé par avion

DU LUNDI 24 FEVRIER AU DIMANCHE 2 MARS AU CINEMA

ROYAL

Tél. 45675 59195
R.C. 5815

N.B. — Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



2ème SEMAINE

WARNER BROS. présente LE MONUMENT CINEMATOGRAPHIQUE DE 1941



Errol **FLYNN**

BRENDA MARSHALL
CLAUDE RAINS
FLORA ROBSON

dans

THE SEA HAWK

AU MEME PROGRAMME : WAR PICTORIAL NEWS arrivé par avion

DU LUNDI 24 FEVRIER AU DIMANCHE 2 MARS AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

N.B. : CHAQUE JOUR TROIS REPRESENTATIONS, à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



UNIVERSAL PICTURES présente

GLORIA JEAN

dans

A LITTLE BIT OF HEAVEN

avec ROBERT STACK ★ NAN GREY

UNE FAMILLE PAUVRE ET NOMBREUSE.. DES CONCERTS SUR LE TROTTOIR... DES DIFFICULTES SURMONTEES AVEC LE SOURIRE... La petite fée de l'écran est de nouveau là, pour vous séduire ! ..



AU MEME PROGRAMME : WAR PICTORIAL NEWS arrivé par avion

DU MARDI 25 FEVRIER AU LUNDI 3 MARS AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391
R. C. 7374

N.B. — Chaque jour trois représentations, à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.